

722.c.65

LETTRES
CRITIQUES.

LETTERS
CRITIQUE.



LETTRES CRITIQUES,

Sur divers Ecrits de nos jours, contraires
à la Religion & aux Mœurs.

*Par M.C***.*

.... Neque te ut miretur turba, labores,
Contentus paucis lectoribus.

Horat. Sat. X. Lib. I.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. D. CC. LI.

LETTERS CRITIQUE

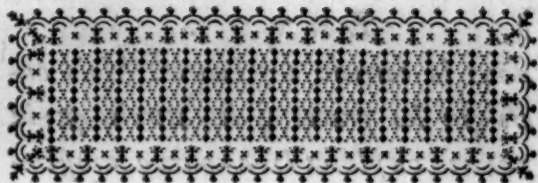
Sur divers Écrivains, contenant
les Réflexions aux Mœurs.

Par M. C. . . .

... N'est-ce pas le même auteur ?
Comme par les Lettres
Paris chez M.

SECONDE PARTIE.





E N V O I

A.

JE vous envoie , chere. le
Manuscrit que vous m'avez deman-
dé ; il est un peu moins mal en ordre
qu'il n'étoit , quand je vous l'ai lû.
Je le retoucherai encore : & j'espere
que vous me permettrez de faire impri-
mer cet Envoi à la tête , quand je le
donnerai au Public. Il est vrai que
votre nom n'est pas brillant ; qu'il n'est
pas accompagné de titres magnifiques ,
& que la longue liste des dignités d'un
grand pourroit sembler plus propre à
appuyer ce premier pas que je fais

dans la carrière des Lettres. Mais outre que les graces & les attraits que la nature, ou plutôt les amours ont rassemblé dans votre personne, & que les excellentes qualités qu'ils ont mises dans votre cœur, peuvent aller de pair avec les qualifications de Ministres, de Ducs, de Marquis : ou cet Essai est passable, & la seule indulgence du Public me suffit, ou il est mauvais, & le plus bel écusson dont je pourrois l'orner ne le rendroit pas meilleur. De plus, c'est rendre à vous, & à votre sexe charmant, ce que je vous dois. Car c'est vous qui m'avez arraché des mains du pédantisme. C'est vous qui avez corrigé en moi cette suffisance bourrue & acariatre que nous contractions sur les bancs. C'est vous qui m'avez enseigné l'art de vivre avec les hommes. Car je ne puis appeller de ce nom ces personnages qui ne croissent

qu'en ventre , ces figures courtes rebondies & enluminées , qui toujours armées de sévérité & de tristesse au dehors , ne peuvent inspirer que de l'horreur ; qui intérieurement dévorées d'avarice & d'hypocrisie , prétent à la vertu même cet air de mauvaise humeur , avec lequel elles font toutes leurs fonctions animales ; (je suis tenté de croire qu'elles n'en connoissent point d'autres.) Qui enfin à l'ombre de l'ignorance , soutenue d'une foule de mots vuides de sens dans leur bouche , ont pour tout mérite le talent de détruire les plus grandes dispositions , & de corrompre les plus beaux naturels. Que serois-je devenu avec de tels Maîtres sans vous , sans votre sexe adorable , chere ? Le valet noir d'un stupide arrogant , aussi déréglé qu'ignorant , sous lequel j'aurois appris à mépriser les devoirs

*d'un état saint & respectable , ou d'un
cagot dévotement entêté de mystiques ba-
gatelles , qui m'auroit interdit avec soin
tout moyen de m'exercer dans l'élo-
quence de la Chaire ; mais qui en re-
vanche m'auroit scrupuleusement instruit
dans l'art de replier des Ornemens ,
de housser des Tableaux & de placer
des Agnus avantageusement. Enfin à
force de contorsions & de patelinage on
m'auroit peut-être gratifié de la con-
duite en chef d'une poignée de Paysans
pauvres & grossiers , avec lesquels j'au-
rois pû tout à mon aise me livrer ,
comme il est d'usage , à la paresse &
à la crapule. Là mes talens , suppo-
sé que j'en eusse eû , se seroient , pour
ainsi dire , enrouillés dans l'inaction.
N'ai-je pas vû tels , tels & tels qui en
avoient de supérieurs assurément , se
couvrir de honte dans une affaire qui*

ENVOI.

V

six ans auparavant n'auroit été qu'un jeu pour eux. Tels sont les malheurs dont vous m'avez préservé, chere. j'avois déjà un pied hors de l'Isle, pour me servir de l'expression de Boileau. Je me voyois de jour en jour devenir plus vain, plus présomptueux, plus frivole, plus indiscret; & j'imaginois croître en mérite, à mesure que je faisois plus de progrès dans les airs de fatuité & d'homme à bonne fortune. J'aurois, dans mes plus beaux jours au moins, ignoré le plaisir délicat que procure le commerce des gens d'esprit & de mœurs.

Mais me direz-vous, chere. ai-je mieux fait, peut-être ai-je abandonné le solide pour l'imaginaire. Nous ne voyons guères de gens faire fortune dans les Lettres, & nous en voyons beaucoup qui sont malheureux avec elles.

Rendons plus de justice à notre siècle. Il est , je le sçais , des gens de mérite dans l'indigence , mais qui n'en sont pas plus en droit de murmurer. Et si l'on y réfléchit un peu , on verra qu'ils sont plus dignes de mépris que de compassion. Quels sont-ils en effet ? Des hommes sans mœurs , qui , abrutis dans toutes sortes de débauches ne semblent avoir de la capacité que pour se faire détester plus souverainement : des paresseux qui perpétuellement engourdis dans une honteuse mollesse , croient nous faire grace , en publiant des Ouvrages brochés à la hâte , & enfantés par la nécessité. Des orgueilleux qui follement ennyvrés de quelques succès , se flattent que la terre entière leur doit un tribut d'hommages & de récompenses , qui toujours guidés sur la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , dédaignent

d'abaisser leurs regards sur les Ministres, & de leur fournir occasion d'en être obligé, des ingrats qui laissent tomber leurs cruelles plaisanteries sur leurs bienfaiteurs les plus généreux. Des Critiques envenimés qui déchirent sans égards ni mesure tout ce qui ose les connoître ou les approcher. Des indiscrets qui vont jusqu'aux pieds du Trône chercher matiere à leurs Libelles sacrilèges. Des impudens, qui ne trempant leurs plumes que dans des flots d'ordures, seroient au désespoir qu'un seul de leurs Lecteurs pût échapper aux traits de leurs peintures obscènes. De pareils gens mériteroient de la pitié ! Se plaindroient de leur misere ! en est-il d'assez accablante pour eux.

Non, non, chere. les talens ne sont point négligés, quand ceux qui les possèdent, s'attirent les regards des

Princes. S'il en est qu'ils n'accueillent point, c'est par un pouvoir que le Ciel peut-être exerce dans tous les états, dont les ressorts & les motifs nous sont inconnus. Ne craignez point de me voir tomber dans ces crimes. La vertu que vous me rendez si chère, le respect pour les choses saintes, l'amour pour mon Souverain & pour ma Patrie, la soumission à tout ce qui émane du Trône, voilà mes guides inséparables dans la carrière où je vais entrer; si cependant la fortune ne me rit point, j'en serai peu surpris, & je n'en accuserai que mon insuffisance qui sera d'autant plus décidée qu'elle ne cèdera point à une étude & un travail opiniâtre.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de l'Ouvrage que je vous envoie. C'est un Système de morale assaisonné de la critique des principes à la mode de nos

jours. Mais comme les Auteurs qui les ont établis ne semblent être touchés que des preuves tirées de la nature & de la raison, je ne me suis servi que de raisonnemens puisés dans ces deux sources ; non seulement pour donner plus de proie à ma Critique, mais encore pour la rendre plus à la portée de tout le monde ; & je crois pouvoir me flatter d'avoir réussi à cet égard. J'ai quelquefois été contraint d'avoir recours à des moyens que la Religion n'emploie pas ; mais si du bonheur de la société & du genre humain, naissent des raisons solides pour appuyer ses pratiques, il me semble que les preuves que les Théologiens en rapportent, acquièrent une nouvelle force. Ce n'est donc point en Théologien que je raisonne, mais en homme, mais en Citoyen qui met toute sa philosophie à procurer le bonheur public.

Quant aux Auteurs dont je parle , j'espere qu'ils me pardonneront quelques termes un peu forts que le feu de la composition m'aura sans doute arrachés. Je n'ai point eu dessein d'attaquer les personnes en contestant les principes. On a pensé d'une façon , j'ai pû penser d'une autre. D'ailleurs j'ai eu la précaution de lire à un d'eux qui m'a donné l'idée de cet Ouvrage, la Lettre qui le regarde , & qui est une des plus vives, en le priant de me dire s'il n'y trouvoit rien qui pût le choquer , sa réponse m'a servi de loi pour toutes les autres.

Au reste , j'ai tâché d'éviter la sécheresse & le ton dictatique autant qu'il m'a été possible , pour rendre mon Ouvrage aussi amusant qu'utile. Je souhaite charmante. que le tout vous fasse autant de plaisir que vous m'avez parue en prendre à la lecture de quelques morceaux détachés, Adieu.

qu'en ventre , ces figures courtes rebondies & enluminées , qui toujours armées de sévérité & de tristesse au dehors , ne peuvent inspirer que de l'horreur ; qui intérieurement dévorées d'avarice & d'hypocrisie , prétent à la vertu même cet air de mauvaise humeur , avec lequel elles font toutes leurs fonctions animales ; (je suis tenté de croire qu'elles n'en connoissent point d'autres.) Qui enfin à l'ombre de l'ignorance , soutenue d'une foule de mots vuides de sens dans leur bouche , ont pour tout mérite le talent de détruire les plus grandes dispositions , & de corrompre les plus beaux naturels. Que serois-je devenu avec de tels Maîtres sans vous , sans votre sexe adorable , chère. . . . ? Mais je suppose que j'eusse été assez heureux pour ne rien prendre de leur morgue , & de leur aigreur , qu'aurois-je pu espérer de mieux dans ma situation ? La conduite en

chef d'un petit nombre de gens pauvres ,
grossiers & ignorans , dont il faut partager la disette, si l'on ne se fait pas un cœur insensible à leur misere ; avec lesquels toute la prudence du monde est en défaut, & essuye de continuelles contradictions. Chez qui enfin il n'y a de ressource que par un travail assidu , & le plus souvent de récompense à ses soins qu'une indifférence imbécille , ou qu'une opposition constante aux preuves raisonnées de la plus saine Morale. Aurois-je eu besoin d'éloquence avec de pareils gens ? Non ; un langage comme le leur , quelques mouvemens patétiques , & beaucoup de patience m'eussent suffi. Mes talens , si j'en avois eu , se seroient , pour ainsi dire , enrouillés , dans l'inaction , & m'auroient manqué au besoin. N'ai-je pas vû tels , tels & tels qui en avoient de supérieurs assurément , se souvrir de honte dans une affaire qui

T A B L E

Des Matieres contenues dans
chaque Lettre.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE LETTRE,

SERVANT d'Avant-propos. Page
premiere & suivantes.

II. LETTRE. *De la maniere dont on
eleve les enfans en France.* Page 5.
& suivantes.

III. LETTRE. *Idée du François. P.*
12. & suivantes.

IV. LETTRE. *Suite sur les François.*
Page 22. & suiv.

V. LETTRE. *Caractère général des
Femmes.* Pag. 31. & suiv.

VI. LETTRE. *Vérité du principe d'Ho-
race, Ætas parentum, &c. Femmes
du vieux tems comparées aux femmes*

de ce siècle ; le goût de celles-ci pour les mauvais Livres. Pudeur de Clarice. Page 42 & suivantes.

VII. LETTRE. *Sur l'opinion que les Auteurs ont des sentences rendues contre leurs Ouvrages.* P. 51 & f.

VIII. LETTRE. *Sur les Romans.* Pag. 66 & suivantes.

IX. LETTRE. *Les vices ne peuvent que détruire les grandes sociétés, loin de procurer leur gloire & leur bonheur.* page 82 & suiv.

X. LETTRE. *Que les Mysteres sont aussi aisés à croire que mille autres choses qu'on remarque dans la nature, & dont on ignore les causes. Sur les Cérémonies de l'Eglise.* p. 105 & f.

XI. LETTRE. *Le Suicide est un crime réel. La multiplicité des Religions nuisible à l'Etat. Avantages de l'indissolubilité du Mariage, Nul inconvenient à craindre du célibat des Prêtres & des Moines.* Page 126 & f.

XII. LETTRE. *Où l'on prouve plusieurs contradictions d'un Auteur à l'occasion des Pensées de Pascal.* Page 147 & f.

SECONDE PARTIE.

TREIZIÈME LETTRE,

OU l'on prouve que le Suicide ne peut être imputé aux Moines. Que la vertu ne consiste point dans l'harmonie des passions, & que les peines éternelles sont justes & nécessaires. Page premiere & suiv.

XIV. LETTRE. Où l'on voit qu'on ne peut honorer la Divinité sans un culte extérieur. Friponerie, crime impardonnable. Respect des enfans à l'égard des peres & meres, non suffisant. Page 23 & suivantes.

XV. LETTRE. Etat de l'ignorant; bonheur de l'homme d'esprit; que le sçavoir prouve du vice & de la corruption dans un Etat. Idée qu'on a aujourd'hui d'un bel esprit. Page 41 & suivantes.

XVI. LETTRE. Les femmes de nos jours sont vengées du reproche de

frivolité & d'ignorance. Différence des nouveaux caractères & de ceux de la Bruyere. Que les impressions de la jeunesse ne s'effacent rien moins qu'aisément. Il est faux de dire que la Religion nuise à l'esprit. Respect dû aux Magistrats. Que les promesses doivent être inviolables.

Page 53 & suivantes.

XVII. LETTRE *La Religion n'est point une affaire de Police ; elle est la source des loix positives. L'amour n'est un plaisir que quand il est accompagné de la retenue & des bienséances ; il n'est pas indifférent quelle réputation l'on ait. La loi de Licurgue ne prouve tout au plus l'inutilité du mariage que dans un état comme le sien.* pag. 74 & s.

XVIII. LETTRE. *Dessin de l'Auteur de la Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient. Les Aveugles ont des idées du beau. Les jugemens qu'ils en portent sont à eux , & non à ceux qui voient. Ils ne confondent pas le bon avec le beau. Nul avantage à exercer nos sens séparément. De la*

*pudeur & de la compassion des Aven-
gles. Extrait du système de Saounder-
son. Réfutation.* Pag. 101 & f.

XIX. LETTRE. *Des Systèmes en gé-
néral. Pourquoi on se jette plutôt dans
l'un que dans l'autre. Qu'il est faux
de dire qu'il est plus dangereux de ré-
veiller l'attention sur de vieilles er-
reurs, que de les laisser dans l'oubli
ou le silence.* Pag. 129 & f.

XX. LETTRE. *Vie de Spinoza.*
Page 149 & suivantes.

XXI. LETTRE. *Idée générale du Sy-
stème de Spinoza, & de ses principales
conséquences.* Pag. 170 & f.

XXII. LETTRE. *Réfutation abrégée
du Système de Spinoza.* p. 200 & f.

Fin de la Table.

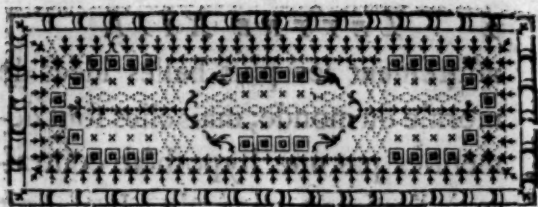
ERRATA.

PREMIERE PARTIE.

- P** Age 2. ligne 20. mêmes, *lisez* même.
Page 2. lig. 9. fut, *lisez* suit.
Page 33. lig. 12. Bourgeois, *lisez* Bourgeois.
Page 5, *lisez* 55.
Page 55. lig. 8. conduit, *lisez* conduis.
Page 67. lig. 12. ses foibleses & ses vices,
lisez les.
Page 78. lig. 17. Zahis, *lisez* Zulma.

SECONDE PARTIE.

- P** Age 10. ligne 8. on, *lisez* hors.
Page 13. lig. 11. points, *lisez* point.
Page 69. lig. 12. si, *lisez* si.
Page 97. lig. 2. plus, *lisez* nous.
Page 100. lig. 2. l'occasion, *lisez* occasion.
Page 137. lig. 2. qu'ils, *lisez* qu'elles.
Page 138. lig. 1. bien, *lisez* du bien.
Page 142. lig. 6. ou, *lisez* on.
Page 151. lig. 17. faire, *lisez* faire.
Page 157. lig. 10. il eu, *lisez* il a eu.



LETTRES CRITIQUES.

SÉCONDE PARTIE.

LETTRE TREIZIÈME.

Où l'on prouve que le Suicide ne peut
être imputé aux Moines. Que la
vertu ne consiste point dans l'har-
monie des passions, & que les peines
éternelles sont justes & nécessaires.



MON CHER,

L'Auteur dont je vais te parler a

II. Partie,

A

2 *LETTRE XIII.*

assurément les plus belles idées de morale du monde; mais elles sont démenties par une hypothèse contraire à l'opinion générale. Il valloit autant laisser le lecteur éloigné du Temple que de l'amener jusqu'à la porte, & le dispenser ensuite d'y entrer. Il professe le désintéressement, dit-il, & ménage les principes de Religion. Le ménagement est plaissant ! Le Théisme est, selon lui, le seul système favorable à la Religion. Et qu'importe qu'il lui soit favorable ? Plus il est compatible avec la vertu, plus il est à craindre pour la révélation ; c'est tout au plus la détruire honnêtement. Que diroit-il à un homme qui le feroit déloger poliment & avec douceur de chez lui pour s'y établir ? y laisseroit-il cet homme paisible,

LETTRE XIII. 3

parce qu'il ne l'en auroit pas chassé
le pistolet sous la gorge.

A l'entendre il est entré dans la
pénible carrière d'un Philosophe qui
ne veut que maintenir dans la so-
ciété le bon ordre , & la vertu qui
en est comme le supplément ; il
falloit avoir le courage de la courir
sans rougir de paroître au moins sui-
vre un système approuvé du Gou-
vernement. Le plus grand & le plus
beau de nos devoirs est d'oublier
qu'on est homme d'esprit , pour n'être
que Citoyen.

Ses foudres tombent surtout sur les
Cloîtres. Il ne comprend pas qu'on
puisse s'y enterrer vif pour vivre
loin du commerce des hommes , &
il refuse la qualité de bon à tous
les Moines. Cependant la société
y regagne d'un côté , ce qu'elle

LETTRE XIII.

semble y perdre de l'autre. Ces maisons sont le refuge d'un nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe , qui lui feroient peut-être fort à charge sans ce secours. Que de filles de bonne famille n'auroient pas préféré la misere & la vertu , au libertinage & aux commodités de la vie , si elles n'y eussent trouvé le nécessaire. Combien de familles distinguées ne pourroient soutenir l'éclat de leur Noblesse , si les Cloîtres ne se chargeoient de la subsistance de quelques-uns de leurs enfans ? Il est vrai qu'ils y souffrent quelquefois ; mais cela étoit nécessaire au bonheur général ; il n'y a pas de vrai Citoyen qui ne doive s'estimer heureux de le procurer à ce prix , les Payens même ont pratiqué cette maxime. On peut comparer la Religion en

L E T T R E XIII. 3

ceci à un Jardinier habile , qui dégarnit adroitement un arbre des branches superflues qui pourroient consumer la fève destinée à la nourriture des maîtres brins. Les Couvents sont à l'égard de ces enfans ; ce que les Maisons de force sont à l'égard des méchans. Ceux qu'on y renferme ne sont pas toujours à leur aise ; mais le bien public le veut.

L'état monastique est donc avantageux aux hommes en général. Le capuchon , le cordon de Saint François leur servent peut-être autant que le bonnet quarré d'un Conseiller, & le pupître d'un Philosophe.

» Le Monachisme est un état de
» perfection , où tout homme doit
» aspirer ; mais si tout le monde se
» faisoit Moine , la société subsiste-
» roit-elle long-tems ?

B LETTRE XIII.

A peu-près comme si tout le monde se faisoit Peintre ou Négociant. La Providence a fixé l'étendue de tous les états ; elle sçait distribuer aux hommes des talens propres à les remplir tous. Que l'Anachorette poursuive ses Méditations , vive dans la retraite & le silence , comme s'il n'avoit ni parens , ni amis. Que nous vivions dans l'abondance , que nous obligions nos amis , nos parens , notre Patrie , en cela nous nous acquittons tous des devoirs de notre état ; & si notre conscience ne nous reproche point d'avoir été inutile à la société , le Moine n'en a pas plus à craindre que nous. A-t-on moins d'obligation à un homme qui , par un présent considérable , s'est mis hors d'état d'en faire un autre , qu'à celui qui par-

LETTRE XIII. 7

rage ses bienfaits en plusieurs fois ?

On n'est pas mieux fondé à traiter de folies les austérités des Moines : fans entrer dans les raisons que la Religion a de les prescrire, je ne vois que les Solitaires soient si coupables de Suicide. Les Simeons, les Antoinnes, les Pacômes, ont vécu aussi long-tems d'herbes & de racines, sous le cilice & les fouets, que nos plus délicats Epicuriens dans les plaisirs & dans toutes les commodités de la vie. Ce n'est pas la délicatesse des ragoûts qui prolonge les jours. L'expérience journaliere prouve le contraire, & je suis persuadé qu'il meurt à la Trappe plus d'hommes à soixante ans, proportion gardée, qu'à Versailles & à Paris, sur tout dans les Grands.

La terre ne doit sa fertilité qu'à

A iij

3 LETTRE XIII.

une chaleur égale , qu'à des fucs modérés. Un feu excessif dessèche & fait périr les plantes. Des fucs surabondans les gonflent & les pourrissent. Tel est l'effet de la bonne chère sur l'homme ; il ne doit prendre d'alimens, dit Cicéron , que pour réparer ses forces & non pour les accabler.

La fougue des passions est fort rallentie chez les Moines. Les sens sont plus raffis , plus tranquilles , & par conséquent l'œconomie animale plus réglée. C'est donc à tort qu'on les compare à un enragé qui termineroit la querelle d'un coup de pistolet. Le crime est dans le Suicide ; mais cela ne prouve pas qu'un Moine le commette pour vivre sobrement , & privé d'une partie des commodités de la vie , dont bien

L E T T R E XIII. 9

d'autres qu'eux se passent. Venons
aux Pensées Philosophiques. *

» Plus les passions ont de force &
» d'énergie , plus elles nous élèvent
» aux grandes choses il ne faut
» que les supposer à l'unisson. Eta-
» blissez entre elles une juste harmo-
» nie , & n'en appréhendez rien.

Lorsque je me retire au-dedans de
moi-même , que j'observe la nature
de mes penchans , & le fil de mes
actions , je vois clairement que si
je ne suis déterminé au vice par un
motif plus puissant que celui qui
m'attache à la vertu , je ne puis de-
venir vicieux. Le plus tendre atta-
chement pour mon ami ne me por-
tera jamais à rien faire contre la
probité & la justice , si j'aime l'une
& l'autre autant que lui-même. S'a-

* Pensée quatrième.

10 LETTRE XIII.

git-il de piller , violer , être sacrilège ? je ne tomberai dans aucun de ces crimes , si l'amour de mes intérêts ne l'emporte point sur l'amour de mes semblables , & sur le respect dû aux choses saintes.

Les passions vicieuses ne sont donc autre chose que des affections de notre ame , qui la retiennent en des bornes qui séparent le vice de la vertu ; comme l'indifférence par rapport à l'amour , & la lâcheté par rapport à la valeur ; ou que l'excès de la vertu directement opposée , comme la témérité à la valeur , la haine à l'amour , l'emportement à la douceur ; c'est-à-dire , un aiguillon plus pressant qui nous fait faire ce qui est au-de-là de ce que la vertu nous prescrit , une supériorité de force & de puissance qui nous prend

L E T T R E X I I I. 22

où elle nous a laissés pour nous entraîner beaucoup plus loin : *Virtus est medium vitiorum & utrinque reductum*, dit Horace.

On dit de Newton qu'il a pris la Philosophie où Descartes l'avoit conduite, & qu'il a fort enchéri sur les découvertes de celui-ci ; mais qu'on suppose avec moi que la Philosophie étoit dans le même état, quand ces deux grands hommes ont écrit, que Newton n'avoit jamais entendu parler de Descartes, ni de ses Ouvrages, & qu'il n'a atteint ce degré de perfection que par la seule force de son génie ; pourra-t-on faire un parallèle de Descartes avec Newton aussi avantageux pour le premier que pour son rival ? Pourra-t-on balancer également entre eux l'admiration qu'on doit à l'un &

à l'autre ? Non , sans doute , à moins qu'on ne compense les rêveries de Descartes , par les difficultés de la matiere , & par les préjugés de l'ancienne Philosophie qu'il lui a fallu comme défricher ; mais je ne vois pas que rien de semblable puisse mettre aucune égalité entre les passions. Comment donc prétend-on pouvoir les accorder & les contrebalancer les unes par les autres ?

D'ailleurs , tout ce que peuvent faire deux poids égaux , c'est d'empêcher la balance de tomber ni d'un côté , ni de l'autre. Les passions supposées égales n'auroient pas plus de pouvoir sur l'homme ; elles multiplieroient ses irrésolutions , & rien de plus. Si l'espérance est balancée par la crainte , qu'arrivera-t-il ? Qu'également incapable de lâcheté

LETTRE XIII. 13

& de bravoure , je ne ferai ni veillant ni poltron. La crainte réprimera tous les transports de l'espérance , pendant que celle-ci détruira les mouvemens de la crainte. Ces deux passions me mettront dans un équilibre que rien ne pourra rompre , puisqu'on en suppose les causes égales. De pareilles passions me donnent l'idée d'un insensé qui partant toujours du même points , courreroit alternativement & de toutes ses forces , vers deux buts , & qui prêt d'en toucher un , s'élanceroit sur l'autre , l'abandonneroit à deux pas de lui pour revoler au premier , qu'il n'approcheroit pas de plus près. Ce n'est donc point à cet unisson , à cette harmonie des passions qu'il faut avoir recours pour établir la vertu parmi les hommes ;

14 LETTRE XIII.

mais à la subordination qu'elles doivent avoir entre elles. Si les affections louables & utiles dominent sur les penchans vicieux, la bonté, la droiture, la générosité rentrent dans leurs droits, & tous dans l'ordre.

» Peut-il être réservé à quelqu'un
» de pratiquer des actes de perfection ? *

Je ne crois pas qu'aucun homme sensé se soit jamais avisé de se plaindre de n'être pas Moliere, Corneille, Raphaël, César, ou Annibal. Les talens & l'autorité également départis à tous les hommes, leur deviendroient aussi funestes, que de rompre avec le genre humain pour faire les statues & les bêtes farouches, dans la vûe de se sanctifier. S'il paroît des grands Princes, des

* Pensée fixième.

LETTRE XIII. 13

génies supérieurs , tels que ceux que nous venons de nommer , on ne crie point à l'injustice , si on ne leur ressemble pas. Il feroit beau voir une Province entiere peuplée de Rois également absolus , des Royaumes où tous les particuliers feroient Peintres , Poètes ou Comédiens ; ne feroit-ce pas la même chose que s'ils se retiroient sur des colonnes ?

» La justice est entre l'excès de la
» clémence & de la cruauté , com-
» me les peines finies sont entre l'im-
» punité & les peines éternelles. *

Cette éternité de peines le choque. Il conçoit bien que les bons doivent être heureux éternellement ; mais que les méchans seront toujours malheureux ; c'est autre chose.

* Pensée dixième.

26 LETTRE XIII.

D'où vient cette différence ? d'où ?
 dira-t-il , de l'essence même de la
 Divinité , qui ne doit mettre de bor-
 ne qu'à sa vengeance. C'est aussi
 dans cette essence que je prendrai
 ma réponse. Un Dieu doit con-
 noître essentiellement ce qui est plus
 propre à faire détester le crime ;
 quel moyen plus sûr que la durée
 éternelle des peines qu'il mérite ?
 Tout frémit à cette idée. L'Athée
 tremble dans son opinion. L'Adul-
 tère frissonne au sein des plaisirs.
 L'effroi s'empare des plus détermi-
 nés ; chacun rentre dans son devoir
 en pâlisant. Qu'on ne m'objecte
 point que cette soumission ne vient
 que de la frayeur dont ils sont saisis.
 Quand on est contraint de paroître
 vertueux , bientôt on cherche à se
 faire un mérite de ses efforts , & on
 le

LETTRE XIII. 17

le devient en effet. Quel frein l'opinion contraire met-elle aux emportemens de la débauche & du libertinage d'esprit? » Quand j'admet-
» trois ; dira l'Athée, ce Dieu qu'on
» veut que je croie, il pardonne à la
» fin les plus grand crimes; le pis aller
» pour moi est donc d'être malheu-
» reux pour quelque tems. Ainsi le
genre des peines dont on le menace,
est un nouveau motif de s'affermir dans son systême. Les assassins, les brigands, les parricides feront le même raisonnement, & la société fera en but à toutes leurs fureurs.

Les Licurgues & les Solons ont senti les conséquences de ce principe. C'est dans la vûe d'y remédier qu'il ont mis toute la rigueur imaginable dans les supplices préparés aux méchans. Ils sçavoient,

18 LETTRE XIII.

sans doute , que plus ils sont cruels , plus on les appréhende ; & je suis persuadé que s'il étoit possible de conserver les criminels vivans sur la roue seulement pendant six mois , plus des deux tiers de ceux qui y sont expirés , feroient morts pleins de probité & d'honneur.

» Lorsqu'on annonce au peuple
» un dogme qui contredit la Religion
» dominante , ou quelquefois con-
» traire à la tranquillité publique ,
» justifia-t-on sa mission par des mi-
» racles , le Gouvernement a droit
» de sévir , & le peuple de crier :
» *Tolle , crucifige.*

L'Auteur des P. Ph. a fait un livre qui contredit la Religion dominante. Le Gouvernement l'a fait brûler. Qu'il se dise le reste à lui-même. Verrai-je toujours l'homme

LETTRE XIII. 19

démentir ses propres principes, & dans le tems même qu'il semble vouloir en faire usage ? J'en suis d'autant plus surpris à l'égard de celui-ci, que son premier ouvrage est plein de sentimens d'honneur, de vertu & d'humanité, qui marquent un homme dévoué aux intérêts communs du genre humain. Il y a lieu de croire qu'il n'a attaqué la Religion que pour donner carrière à ses talens, & profiter de quelques raisonnemens qui lui ont paru embarrassans : car souvent nous soutenons un parti moins parce que nous le sçavons vrai, que parce que nous avons des preuves qui détruisent le parti contraire. Cette idée se confirme encore par la variété de ses sentimens ; tantôt Théiste, tantôt Sceptique, tantôt Athée ; on ne sçait pas

bien pour qui il tient. Voici comment on raisonne sur ce passage du moins au plus mauvais. » Cet Auteur, dit-on, semble s'être repenti d'avoir été favorable au Théisme dans son premier ouvrage. Il s'amuse dans le second à peser l'existence d'un Dieu quand ses argumens l'ont démontrée ; il la nie absolument dans le troisième ; il faut espérer qu'il sera bon Chrétien dans le quatrième, s'il le fait jamais.

Il est encore, mon cher Auteur d'un livre dans un autre genre ; mais plus dangereux que les deux dont je viens de parler. On peut même dire qu'il va dans ceux-là par une espèce de gradation, jusqu'au dernier période de la licence & de l'obscénité, qu'on trouve dans celui-ci. Il auroit, sans

L E T T R E XIII. 22

doute, été fâché que la société n'eût pas toutes les sortes de reproches à lui faire. Là il séduit l'esprit par des principes téméraires. Ici il travaille à corrompre le cœur par les idées les plus deshonnêtes ; & il y réussit d'autant mieux qu'on ne les perd jamais de vûe dans tout l'ouvrage ; il les enracine tellement dans le cœur par une contemplation continuelle , qu'il est impossible de résister à leurs impressions. Il amuse par des traits ingénieux , & pique la curiosité par le plaisir d'une critique adroite ; enfin sorte qu'il a profité du goût du siècle pour arrêter d'avantage le Lecteur sur ces objets ; il est vrai qu'il a usé d'une réserve qui mérite quelque considération. Les endroits qui lui ont paru trop licencieux à

22 LETTRE XIII.

lui-même , il a eu la précaution de les écrire en langues étrangères, afin qu'on pût en faire des traductions volantes , & les semer dans la société. c'est-à-dire qu'il a eu peur qu'on ne les passât dans la lecture , & il a mis dans la nécessité de desirer qu'on les entendît. Quoi qu'il en soit , mon cher on ne peut nier que ses bijoux ne disent quelquefois des choses fort sensées ; mais elles sont enveloppées de tant d'expressions , & d'images sales & ciniques, que l'utilité n'entrera jamais en comparaison avec le danger auquel s'exposeroit l'esprit le plus froid en les lisant.

Adieu , mon cher. . . .

LETTRE XIV.

*Où l'on voit qu'on ne peut honorer la
Divinité sans un culte extérieur.
Friponnerie , crime impardonnable.
Respect des enfans à l'égard des pe-
res & meres , non suffisant.*

MON CHER.....

Ne peut-on se faire un nom que
par un Livre pernicieux ? L'envie de
passer pour bel esprit doit-elle aveu-
gler jusqu'à faire perdre le titre d'ami
du genre humain ? L'Auteur , dont je
vais te parler , l'a perdu sans doute.
Les Amis prouvent leur attache-
ment par de bons offices , & des
conseils vertueux ; & je voudrois
n'avoir à lui reprocher que l'inuti-
lité des siens. Quelles raisons néan-
moins l'ont porté à négliger ce beau

24 LETTRE XIV.

nom ? Il n'a presque rien dit qui lui soit propre, & dont l'invention puisse faire honneur à son esprit. Il n'a que copié des réflexions faites avant lui. N'a-t-on pas déjà déclamé contre les austérités des Moines qu'on veut faire passer pour un Suicide réel ? * contre la cruauté de leur engagement involontaire , contre l'éternité des peines , le culte extérieur , contre les dommages que l'espece souffre, dit-on, de la continence des Prêtres , & des *Dervis* de l'un & de l'autre sexe. ** Il n'a que r'habillé tous les raisonnemens qu'on a faits là-dessus , d'une étoffe très-légere , sans changer ni les circonstances , ni même les dispositions des preuves. Son Livre est fait pour

* Ess. sur le M. & la V. & P. P.

** Lettres pers.

L E T T R E X I V . 25

toutes les contrées du monde. Mais dit-il , il y a des gens qui prétendent qu'il a eu tort de se flatter d'applaudissemens si universels. Ces critiques sont trop difficiles , je crois , faut-il prendre les choses à la lettre ?

Il est assez surprenant qu'il ait nié toute révélation de pleine autorité , sans se donner la peine de prouver qu'elle est fausse , ou inutile. Les Déistes les plus obstinés n'en ont pas jugé de même. Ils n'ont épargné ni veilles ni sophismes pour la détruire ; & ils n'y ont pas encore réussi. C'étoit , ce me semble , par-là qu'il falloit commencer. Il n'auroit pas élevé en l'air un bâtiment que les Egyptiens , avec toute leur sagesse , n'ont pû y construire , quoiqu'Esopé leur eût dressé des Ouvriers qui n'attendoient plus que les matériaux.

26 *LETTRE XIV.*

Mais tant de gens ont raisonné sur le Théïsme , qu'il n'est plus possible d'en rien dire de nouveau. Il en faut cependant. Comment sans cela se donner pour une imagination brillante , pour un esprit pénétrant ? Depuis quelque tems on n'osoit professer le Déïsme ouvertement. Cette hypothèse va à merveille avec le dessein que notre Auteur avoit formé d'être Original. Quelle carrière elle ouvre à un Philosophe ! Poser ses principes sur quelques fondemens eût été d'un esprit didactique. Tant d'ordre eût ressenti les argumens compassés de l'Ecole. Ne doit-on pas pardonner à l'Auteur des M. . . . cette petite négligence en faveur de la nouveauté ?

» Le culte extérieur, dit-il, réside dans
» l'ame , & c'est le seul qui honore

L E T T R E X I V. 27

» Dieu. . . . ces premiers Peres du
» genre humain , *qu'on appelle Pa-*
» *triarches* , n'avoient point de Tem-
» ples , point d'Oratoires , point
» d'heures fixées pour la Priere ,
» point de Formules d'oraisons dres-
» sées , point de Rites , point de Cé-
» rémonies , point de prosterne-
» mens , point de génuflexions. La
» premiere merveille opérée par le
» Tout-puissant frappoit leur vûe ;
» c'étoit - là pour eux le moment
» d'admirer sa grandeur. »

Est-il possible de concevoir cette
admiration , fans supposer de l'una-
nimité dans les exclamations & dans
les actions de graces de ces pre-
miers Peres *qu'on appelle Patriar-*
ches : ces peuples d'amis , ces fa-
milles nombreuses & rassemblées
sous un même Chef , n'en faisoient-

28 *L E T T R E X I V.*

elles pas la matiere de leurs entretiens ? Les peres ne réveilloient-ils pas l'attention de leurs enfans sur ces nouvelles marques de la bonté divine ? Et réunis sous la même tente , ne s'y répandoient-ils pas en commun en louanges & en prieres ? C'est un devoir si indispensable ; il est si naturel , qu'un pere de famille entretienne ses enfans des bienfaits d'un Patron à qui ils doivent le repas qu'ils prennent , & que tous d'une voix l'en remercient , par des éloges & des protestations d'un attachement parfait , que les Législateurs n'ont pas jugé nécessaire d'établir des peines pour ceux qui y manqueroient.

» Mais , dira-t-il , cela ne fait pas
 » le culte extérieur. Il faut des Tem-
 » ples , des Autels , des sacrifices &
 » des cérémonies ,

L E T T R E X I V. 29

Que fait-on dans un Temple ? On y prie , on y rend graces. Que faisoient les Patriarches sous leurs tentes ? Quoi ! parce que ces tentes ne s'appelloient point Temples ; parce qu'on adressoit ses vœux à Dieu sans encensoir & sans autels , les hommages qu'on lui rendoit ne s'appelleront point actions unanimes de graces ? Nos Magistrats ont-ils toujours administré la Justice sur la pourpre & les lis , & dans des endroits affectés ? Cependant, dira-t-on, qu'il n'y avoit point de Justice , parce qu'on la rendoit sans bonnet hupé , sans robe à larges manches , & dans des lieux qu'on ne nommoit point Parlemens , Présidiaux , Bailliages & Prevôtés ? L'ordre & la perfection sont difficiles à atteindre. Ce n'est que par une longue suite d'an-

30 LETTRE XIV.

nées, & par des recherches continues qu'on y parvient.

Ajoutons que l'expression extérieure des sentimens est au cœur ce que la parole est à la pensée. Il est aussi impossible de ne rendre à la Divinité qu'un culte intérieur, qu'à un homme bien organisé de penser toute sa vie sans produire aucune de ses pensées au-dehors.

Enfin tout le monde convient de la vérité de ce principe : que les hommes s'acquittent mal des devoirs que les loix ne leur prescrivent point. On n'a point fait une obligation expresse de la générosité & de la sensibilité aux malheurs d'autrui. Ces vertus sont presque inconnues dans la société. Et parce que le riche n'est point forcé de partager son bien avec l'indigent : ce dernier

LETTRE XIV. 31

périt de disette , tandis que l'autre regorge de commodités superflues. L'homme est un esclave qui ne sert plus dès qu'on lui ôte ses chaînes. Le dispenser de porter ses hommages à Dieu à des tems marqués , c'est lui donner un prétexte de différer son offrande & l'habituer peu à peu à n'y plus penser du tout.

S'il faut que quelque merveille soit opérée à ses yeux , pour le faire ressouvenir de son devoir , il y a long-tems que les phénomènes de la nature ne nous paroissent plus merveilleux. Il peut se passer plusieurs années avant que nous y trouvions rien d'extraordinaire , & plusieurs années par conséquent pendant lesquelles on ne rendra point d'hommages à la Divinité.

Tous nos *faiseurs* de systême ne

peuvent s'empêcher de prêter des armes contr'eux. Et comme si leurs cœurs cherchoient à sortir de la contrainte où l'esprit les retient ; ils dictent de tems en tems , dans des momens de distraction , des raisonnemens tout à fait contradictoires.

» La déférence au culte établi est
 » un des premiers devoirs de l'homme à l'égard de ses semblables. »

Voilà une de ces échappées , qu'on me pardonne ce terme , d'un cœur qui se lasse du joug. L'Auteur des M. . . est né dans le Christianisme ; il ne pardonne pas à un Turc de se faire Chrétien ; lui pardonnera-t-on de devenir Déiste , & de porter ses Concitoyens à abandonner leur Religion ?

» De fortes passions nous cachent à
 » la vérité quelques instans ces caractères

LETTRE XIV. 33

» raâtes de vertu , mais elles ne
» les effacent jamais , parce qu'ils
» font inéfaçables. »

Peut-on avancer de pareilles sentences au hafard ? N'y a-t-il pas des Nations entieres qui n'en ont pas conservé les moindres traces ? L'humanité est , je crois , un caractère de vertu ; cependant elle est entièrement inconnue à ces barbares qui égorgent leurs semblables , & se repaissent de leur chair par principe de Religion & d'obéissance : tout le genre humain deviendra bientôt aussi dénaturé , si les loix positives ne lui inspirent du respect pour la loi naturelle.

» Le Fondateur du Christianisme
» avoit dit à ses Disciples , que
» celui-là aime Dieu , qui fait ce que
» Dieu lui ordonne. Ils ont cru que

II. Partie.

C

34 LETTRE XIV.

» ce seroit l'aimer encore davantage , que de faire plus qu'il ne » commande. »

Cette conduite n'est pas si extravagante qu'on veut le faire croire. Tout le monde convient que celui qui ne fait que ce que la loi ordonne , ne mérite que son salaire. Un Soldat qui ne monte à l'assaut qu'à son tour , n'a que la solde ordinaire. Mais s'il demande avec chaleur d'y aller le premier , il a droit aux faveurs du Général. Bornez les efforts que des génies supérieurs font pour enrichir les Sciences de nouvelles découvertes , de combien de belles connoissances ne priveriez-vous pas les siècles futurs ? Il arrive exactement la même chose en morale. Retenez les effets de l'humanité , de la reconnoissance , de la générosi-

té, que deviendra la société ? Si j'assure à ce fils dans l'opulence, que du respect & de légers secours l'acquittent envers son pere qui manque de tout ; cet infortuné languira toujours. L'oubli total de la vertu n'est pas loin des limites qu'on lui prescrit. L'ame renfermée dans les bornes d'un devoir qu'elle n'ose outrepasser, se retrécit, pour ainsi dire, & réprime ses plus beaux transports. Elle tombe dans une langueur qui tient de l'indifférence, & qui l'entraîne enfin à négliger son devoir même. Les Chrétiens, pour prévenir ce malheur, ont donné un nouveau degré de force à leur ferveur, en s'assujettissant à des loix volontaires qui les tiennent comme en haleine. Pour préférer les plaisirs de l'esprit aux folles délices des sens, ils se sont

36 LETTRE XIV.

consacrés entièrement à la continence. Leur conduite n'est pas plus blâmable qu'un mari tel qu'on en voit peu, qui pouvant prouver sa tendresse à son épouse par des soins ordinaires, iroit jusqu'à lui sacrifier tous ses plaisirs.

» Un Citoyen trouble la police
» de l'Etat, empêchez-le, vous pouvez le faire sans l'attacher à un
» gibet. . . . Mais il a plû aux hommes de faire de la friponnerie,
» le plus honteux de tous les crimes,
» & le plus impardonnable. »

C'est par la terreur des supplices qu'on effraie les méchans. L'Estrapade a retenu plus d'un Soldat sous son drapeau. Si la cruauté des tortures est un moyen foible encore d'extirper le crime, que feroit-ce si les scélérats en étoient quittes pour

la prison, des chaînes, ou le bannissement ?

Que veut-on dire par ces termes, *il a plu* ? Rien ne ressemble mieux à un reproche. La friponnerie sembleroit-elle utile à la société ? La propriété est aussi ancienne que le monde : on ne peut avoir des desseins sur les biens des autres, sans les mettre perpétuellement sur la défensive pour se les conserver ; & dès lors plus de sûreté parmi les hommes.

Il dit encore que c'est assez d'honorer les parens : il dispense de les aimer quand ils n'ont pas rempli tous leurs devoirs envers nous ; comme si ce qu'ils auroient dû faire engageoit à perdre le souvenir de ce qu'ils ont fait. Un Ami dans une nécessité pressante m'a prêté deux

cens louis , avec lesquels je n'ai pû que prendre des mesures pour arranger mes affaires , au lieu que je ferois sorti tout à fait d'embarras , si cet Ami m'en eût prêté quatre cens : ne lui dois-je que son argent ?

Pour donner plus de poids à sa maxime , il s'efforce de démontrer que l'existence même que nos peres nous ont donnée , ne nous oblige à rien envers eux , parce qu'elle n'est que le fruit de leur plaisir , & qu'ils n'auroient peut-être pas pensé à nous la procurer , s'ils n'eussent en même tems satisfait leur passion. J'avoue qu'il ne semble faire ces réflexions que pour porter l'homme à rendre à Dieu l'hommage d'un amour plus parfait. Mais les étroites obligations que nous avons à l'Etre suprême , rompent-elles le lien

LETTRE XIV. 39

qui nous attache à nos parens, comme aux agens de notre bonheur ? Seroit-ce assez d'honorer un homme qui, dans un service rendu , n'auroit d'autre mérite que d'avoir été l'instrument, mais l'instrument nécessaire du bienfaiteur. La reconnoissance que ce dernier mériterait dispenserait-elle de ce qu'on doit à la médiation de l'autre , ou ne lui auroit-on aucune obligation, parce qu'il auroit eu des intérêts particuliers de nous servir ? Sont-ce les motifs qui donnent le prix aux secours , ou la nécessité où l'on en est ? La satisfaction que goûte un cœur généreux en obligeant , est du moins aussi sensible que les caresses de deux époux. L'Auteur ne regarderait-il pas lui-même comme un ingrat méprisable, quiconque se diroit quitte envers

40 LETTRE XIV.

lui, parce qu'il auroit eu du plaisir à lui rendre service ? Ne voit-on pas au contraire que la façon aisée, qui est l'expression du plaisir de l'ame, rend le service plus cher ? Est-il possible même d'honorer quelqu'un à qui on sçait n'avoir point d'obligation, à qui on a droit de faire des reproches ? Si on le respecte, ce sera tout au plus comme les autres hommes. Est-ce là le respect qu'il prescrit pour les parens ? Avoir de l'amour pour quelqu'un à qui on ne doit que de la considération, est-il un crime en morale ? Quant à moi, mon cher. . . . je crois qu'il vaudroit mieux être coupable ainsi, que de n'avoir ni respect ni amour ; & il paroît que c'est ce que l'Auteur des M. . . demande,

Adieu, cher. . . .

LETTRE XV.

Etat de l'ignorant ; bonheur de l'homme d'esprit ; que le sçavoir prouve du vice & de la corruption dans un Etat.

Idée qu'on a aujourd'hui d'un bel esprit.

MON CHER.....

Le goût est une de ces choses plus faciles à être senties qu'à être démontrées. Vouloir le définir, c'est embrouiller davantage les idées de ceux qui n'ont pas cette perfection d'organes, cette finesse de discernement, ce sentiment exquis du vrai beau, dans lesquels on peut dire qu'il consiste. Qu'elles sont à plaindre ces créatures disgraciées

de la nature ! Baltor ne conçoit pas quel plaisir il y a à voir une peinture régulière, un morceau d'architecture correct. Il regarde comme une petitesse ces larmes voluptueuses que répand l'homme d'esprit & de goût, & ces frissons dans lesquels le plaisir semble lui couler de veine en veine au bruit d'une symphonie bien ordonnée. Il bâille aux plus beaux endroits de Rodogune & du Misanthrope. Il demande ce que l'on trouve de si plaisant dans ce Sosie & sa lanterne. Scapin & son fac l'amusent quelquefois. Il s'ennuit dans tous les cercles où l'on n'étale pas des monceaux d'or sur un tapis. Ces conversations délicates où l'on parle moins pour briller que pour plaire, où on ne se dispute que les moyens d'y réussir ; où en-

fin l'on ne raisonne que pour développer le sentiment, l'excédent & l'endorment. Insensible aux procédés, son ame glisse sur les attentions & le zèle empressé d'un Ami. La douceur de prévenir ou d'être prévenu lui est inconnue. Mais Baltor a un brillant équipage, un domestique nombreux, des trésors, une bonne table, & ne croit pas qu'il y ait d'autres plaisirs au monde. Que les Baltors seroient malheureux s'il n'y avoit pas des richesses sur la terre ! Qu'un homme d'esprit au contraire y passeroit d'heureux jours ! Tout l'univers concourt à ses plaisirs. Ce n'est point une campagne couverte d'arbres ou de prés simplement qu'il voit, comme ces ames grossières, mais un séjour délicieux où les arbres le couvrent de leurs

branches contre les ardeurs du Soleil ; il les compare à la vertu qui étend ses aîles sur les malheureux & adoucit leurs peines. L'herbe forme un gazon dont la verdure & la variété des fleurs lui rappelle l'idée de cette satisfaction pure & renouvelée selon les occasions , que procurent la justice & une jouissance modérée. Il trouve dans ce ruisseau l'image du tems & du bonheur. Le murmure flateur de ses eaux lui peint l'attrait séduisant des vices qui semblent endormir la raison , pour s'insinuer dans les cœurs. La pureté de ces mêmes eaux qu'on voit sans en être touché , lui représente l'innocence des mœurs , dont on ne fait plus guères de cas ; & leur cours rapide , le peu de tems qu'elles ont régné parmi les hommes. Cette

source s'enfle-t-elle par la chute des orages ? devient-elle un torrent qui inonde les campagnes , déracine les plantes & les arbres ? cela le fait penser à ces jouets de la fortune que le Vulgaire appelle grands, mais qu'elle n'élève si promptement au haut de sa roue que pour donner un plus cruel exemple de son inconstance. Tout sert de matière à ses réflexions ; & quel plus doux plaisir que celui de penser & de réfléchir ! Est-il à la Cour, à la Ville, il jouit des chefs-d'œuvres de l'art ; c'est pour lui que tant d'habiles mains ont combattu d'adresse. C'est pour lui que ces Jardins , ces Statues , ces Portiques , ces Temples sont faits. C'est pour lui qu'on étale la pompe des Spectacles. Quels charmes ne trouve-t-il point dans

les Ouvrages d'esprit ! Quel plaisir pour lui de parcourir ces tems où les Sciences ont paru dans tout leur éclat ! Mais qu'ai-je dit. . . . réflexion affligeante ! Quoi ! le goût & l'esprit n'annonceroient que du vice & de la corruption ! En feroit-il d'eux comme de la bravoure & de l'héroïsme ? Les grands génies naîteroient-ils dans la dépravation des mœurs, comme les Héros dans les divisions, le carnage & les guerres ? Plus j'y réfléchis, cher. . . . plus cette vérité me semble constante. Quelles lachetés ! quelle avarice ! quels débordemens vit-on à Athenes du tems de Philippe & d'Alexandre ; à Rome, de celui d'Auguste ; à Florence, dans le siècle des Médicis ; en France, sous Louis XIV ? Fut-il jamais Régnes plus renommés par

les belles productions en tout genre!
en fut-il aussi de plus corrompus !

L'esprit humain va de connoissance en connoissance jusqu'à un certain degré de lumieres ; mais arrivé aux bornes que l'Etre suprême lui a prescrites , il ne peut plus que s'égarer. Les découvertes qu'il a faites , lui donnant la confiance qu'il les poussera plus loin , il redouble des efforts qui n'ont pas d'autre fruit que l'aveuglement & l'inconséquence. Les siècles sçavans sont donc pour les gens de Lettres un tems de disette & de stérilité. Tout ce qui est honnête & louable est épuisé. Il y a sur tous les grands sujets des Ouvrages qu'on ne peut égaler. Quel parti prendre alors ? Se taire ! Imiter la prudence de ces Princes , qui contents de la juste étendue de leur empire , bornent leurs vœux

& leurs soins à y entretenir la paix & l'abondance ; ce seroit le mieux sans doute : mais garder le silence dans un siècle où bien écrire est un talent commun à toute la Nation ; s'en tenir à une admiration oisive d'autrui , quand on se croit en état de mériter soi-même d'être admiré , cela n'est pas aisé. On travaille , on écrit donc. Les sentiers de la débauche étant presque les seuls où les premiers Auteurs , aussi grands par leur vertu que par leur sçavoir , ne soient point entrés , on en fait la matiere de ses Ouvrages. On se console avec les suffrages des vicieux de l'impossibilité d'avoir ceux des honnêtes gens. Ne pouvant être Platon , on est Sésostrate. De-là les impiétés , les systèmes contraires à toute saine morale ; de-là ces raffinemens , ces singularités

LETTRE XV. 49

singularités auxquels on a recours pour se faire lire. De-là aussi l'avilissement & le mépris où tombent les meilleurs Auteurs dans l'esprit du sage. En effet comment en sont-ils regardés ! Tu le vas voir , cher..... dans une aventure que je vais te raconter. O. . . . un de ces beaux esprits, avoit été introduit chez D.... par un Ami commun, qui croyoit lui avoir fait un grand présent. A la premiere & à la seconde visite on souffrit patiemment l'effronterie & les dangereux principes d'O. . . . Il se présenta une troisième ; D..... qui étoit à table avec cet Ami, fit dire qu'il dînoit en Ville ; son Ami fut surpris de cet ordre, se mit sur les talens d'O..... & le vanta beaucoup. Quand il eut assez parlé, D..... l'interrompit. »J'en conviens, dit-il, O....

II. Partie,

D

30 LETTRE XV.

» a un esprit supérieur; mais il est en-
 » vieux, vain & impie plus qu'homme
 » du monde. Je ne puis mieux le
 » comparer qu'à ces animaux qui
 » tuent l'homme par leurs morsures ,
 » mais dont la chair rend un suc utile
 » dans certaines maladies , quand
 » on a eu la précaution d'en sépa-
 » rer tout le venimeux. O... après
 » sa mort pourra servir de modèle
 » aux Ecrivains des siècles futurs ,
 » pourvu qu'on épure ses Ouvrages.
 » Mais les qualités de l'esprit n'excuse-
 » sent pas la méchanceté du cœur.
 » O... n'a pas la moindre idée de Reli-
 » gion. Il fait un persiflage continuel
 » de la vertu. Ses mœurs sont décriées.
 » Il n'a sur les lèvres que les mots de
 » préjugés , de fermeté d'esprit , & au-
 » tres semblables , qu'il applique aux
 » usages les plus approuvés. Et vous

LETTRE XV. 31

» voulez que je l'admette à ma table ! Je
» ris de la manie qui fait qu'on court
» ces fortes de gens. Nous nous
» faisons un scrupule de fréquenter
» de bons Citoyens qui ne sont au-
» dessous de nous que par la naissan-
» ce , & nous tenons à honneur le
» commerce d'un tas de misérables ,
» qui ne doivent la plus grande par-
» tie de leur réputation qu'à leurs dé-
» réglemens ; la belle préférence !
» J'avois , dit-on , hier à table tel &
» tel ; nous nous sommes divertis ,
» on ne peut pas mieux. Et s'il arrive
» que quelqu'un paroisse ne pas con-
» noître ces Messieurs, c'est l'Auteur
» du C. du S. des M. &c. & tout cela
» se dit , en se rengorgeant comme
» un Bourgeois qui se vanteroit d'a-
» voir traité un Marquis. Ne di-
» roit-on pas qu'on ne puisse jamais

32 L E T T R E X V.

» s'amuser fans un bel esprit de pro-
 » fession ? Quelle sottise ! En un mot,
 » j'estime les talens ; je fais accueil aux
 » gens de Lettres, mais c'est quand je
 » n'aurois pas à rougir de les voir, s'ils
 » étoient ignorans. » Cela devoit
 être, cher..... mais on n'y prend pas
 garde de si près ; fans doute , parce
 qu'il faudroit attendre trop long-
 tems pour rencontrer de tels person-
 nages.

Quelle triste conséquence à tirer
 de tout ceci ! Tu la comprends, je
 pense ; & c'est assez de te dire avec
 douleur , que les hommes ne furent
 jamais si justes que quand ils furent
 moins. Ne montre cette Lettre à
 personne , cher.... on crieroit au
Misanthrope , & on ne manqueroit pas
 de mettre en apostille , *Discours*
Monacal. Adieu.

LETTRE XVI.

*Les femmes de nos jours sont vengées
du reproche de frivolité & d'igno-
rance. Différence des nouveaux ca-
ractères & de ceux de la Bruyere.
Que les impressions de la jeunesse ne
s'effacent rien moins qu'aisément.
Il est faux de dire que la Religion
nuise à l'esprit. Respect dû aux Ma-
gistrats. Que les promesses doivent
être inviolables.*

MON CHER....

La médisance est bien cruelle &
bien injuste ! J'entens répéter sans
cesse que les femmes sont incapables
d'aucune occupation sérieuse ; qu'el-
les n'ont de goût que pour les ajus-
temens & les bagatelles. Celles du siècle
passé , dit-on , sçavoient, ou s'instrui-

54 LETTRE XVI.

soient. Solides & laborieuses, il y avoit du profit à tirer de leurs amusemens mêmes. Aujourd'hui il n'y a que du dépit & de l'ennui ; & ce qui me donne de l'humeur, c'est qu'à force de recommencer ces discours on parvient à les faire croire. Quelle injustice ! Les femmes de nos jours ne se font-elles pas imprimer aussi ? Tous les murs sont couverts de leurs affiches. Elles font des Poèmes épiques, des *Amazones*, des *Conseils*, des *Caractères*. Notre siècle même n'a-t-il pas cet avantage sur le passé, que les femmes y décident de la Religion, & sont très-éloignées de faire des Capucinades ?

J'allai ces jours derniers chez un de mes amis, il tenoit un livre relié d'une main, & une brochure de l'autre. Je lui demandai ce que c'é-

toit que cette brochure , il me dit :
ce sont des *Caractères*. De la
Bruyere , repris-je ? Les voici , ré-
pondit-il , en me montrant le livre
relié. De qui sont donc les autres ,
répliquai-je ? Ils sont mais cela
n'est pas aisé à décider ; ce que je
puis vous assurer c'est que Madame
de P. y a mis son nom. Pourquoi hé-
siter , repris-je , de dire qu'ils sont
d'elle ? Parce qu'on dira toute la vie ,
interrompit-il , les *Caractères* de la
Bruyere , & jamais les *Caractères* de
Madame de P. Expliquez-vous , lui
dis-je alors. Avez-vous vû quelque-
fois , ajouta-t-il , travailler des tail-
leurs ? L'un fait un pan d'habit ,
l'autre en fait un autre. Celui-ci
prend la culotte , celui-là la veste.
Mais , que dis-je ! mauvaise com-
paraïson ; le Maître seul a au moins

36 *LETTRE XVI.*

coupé tout cela : & Madame de P. n'a pas toujours pensé , ni son Secrétaire toujours écrit. Mais tenez voilà l'ouvrage. Lisez , vous m'entendrez sans peine après. Quant à moi ce que j'y trouve de mieux , c'est qu'il y aura peu de personnes qui le liront , à qui il ne fasse naître l'envie de revoir la Bruyere; & c'est beaucoup. Cette Critique me parut piquante. Je mis l'ouvrage dans ma poche , & nous parlâmes d'autres choses. J'en viens d'achever la lecture ; & ne pouvant t'envoyer l'ouvrage , je t'écris en gros quelques réflexions qui t'en donneront une idée suffisante.

L'Ouvrage de cette Dame , (elle le paye assez pour qu'il soit à elle) est un amas de réflexions dont les unes sont rebattues & usées , les

LETTRE XVI. 37

autres fines & déliées ; mais inutiles , ou au moins indifférentes , & les autres enfin , sont neuves ; mais dangereuses & contraires à la bonne morale. On a dit quelque part , qu'il y a plus à gagner dans quatre pages de la Bruyere , que dans deux volumes de Pourchot. On peut en dire autant contre les Caractères de Madame de P. à cela près , le stile est clair , les expressions choisies & naturelles , si ce n'est quelques-unes telles que *continuer une conduite , satisfaire à des emplois , des amans qui veulent durer , tenir à ses sermens* ; mais cela échappe , quelque attention qu'on y donne. Quant aux contradictions , aux redites , & aux inconséquences , je n'en parle pas. Madame de P. s'en explique assez clairement. Elle dit que M. D. la me-

58 LETTRE XVI.

nace de lui retirer ses conseils ; qu'il a tort , puisqu'elle est toujours prête à l'écouter , pourvû qu'elle n'efface point. Elle devoit ne pas accepter sa plume plus que ses conseils ; il est vrai que ce n'est pas sa faute si l'on n'y est pas trompé , car elle a répandu par tout où elle a pû , ce ton décisif , *ce je le veux , cela est , & cela sera ;* en un mot , toute cette aimable extravagance , qui caractérise une femme enjouée & spirituelle ; mais ce sont des pompons & des assassines placés de la main d'un Hercule.

On lui reproche d'avoir pris , dans le commencement de son ouvrage , l'éducation d'un enfant pour motif de ses maximes , & d'avoir oublié dans la suite le fils & le pere , à qui elle avoit préféré d'adresser la parole. Si c'étoit pour donner un

LETTRE XVI. 39

air de vraisemblance , que ne le conservoit-on jusqu'à la fin ? Vous verrez que ce n'est pour rien de tout cela ; mais seulement parce qu'on *l'a voulu.*

Venons aux principes.

» Passé douze ans , les jeunes
» gens prennent dans les Colléges
» des principes dont il ne leur reste
» pas le moindre vestige à dix-huit
» ans. A vingt-cinq ans tout est
» effacé.

Des personnes dont l'expérience n'est pas suspecte , pensent qu'il n'y a rien de si difficile à oublier que les principes que nous avons reçus dans l'enfance , & disent que souvent la vie la plus longue n'y suffit pas. Madame de P. au contraire soutient que cela est très-facile , & que c'est tout au plus l'affaire de quelques

60 LETTRE XVI.

années. Lequel croire ? on cite l'expérience des deux côtés. Consulterons-nous la Physique ? elle ne parle que de traces, que de fibres, que d'esprits animaux. La mémoire, nous dit-elle, consiste dans les traces que les objets extérieurs creusent sur les fibres du cerveau, au moyen des esprits animaux qui y coulènt. Ces traces, ajoute-t-elle, sont plus ou moins profondes, plus ou moins solides, selon que les esprits y ont passé & repassé plus ou moins de fois, & que les fibres sont plus ou moins dures. Elle comparera, si vous voulez, ces fibres à un chemin où la marque des pieds est superficielle ou profonde, forte ou fragile, à proportion que la terre en est molle ou ferme ; mais tout cela sent l'école &

LETTRE XVI. 62

les bancs ; c'est du jargon tout pur. Quinous jugera donc ? Recusera-t-on aussi ceux qui ayant intérêt que ces impressions ne soient qu'imaginaires, les regardent néanmoins comme très-réelles ? Que me répond un Pirronien à qui je dis, je pense, parce que le doute que je pourrois en avoir seroit lui-même une pensée, & que rien ne peut effacer de mon esprit l'idée de la Divinité ? Ne se fauve-t-il pas de cette objection, en soutenant que tout cela n'est que l'effet des préjugés de l'éducation & des impressions qu'ont fait sur nous les discours dont on a bercé notre enfance ? Ne seroit-il pas plus court de nier, comme Madame de P. l'empreinte de ces discours, que d'y répondre par de mauvaises raisons ? Mais je l'entends ; elle avoit à prou-

ver que l'on perd son tems au Collège quand on est destiné à des emplois où on s'avance moins par le mérite que par les années : & cela est démontré quand on a dit que l'on oublie les principes de Religion qu'on y a pris , aussitôt qu'on a perdu ces maisons de vûes. Peres , meres , maîtres , ne les enseignez donc plus, ces principes, vous vous époûmonnez en pure perte. On trouve assez de jeunes gens qui négligent la Religion à dix-huit ans , pour se livrer tous entiers aux plaisirs ; mais Madame de P. en connoît qui dès cet âge-là n'y pensoient pas plus que s'ils n'en avoient jamais entendu parler. Il n'y a rien à dire à cela.

» Si, dit-elle plus bas , l'on con-
 » serve par hazard ces principes ,
 » tant mieux pour son salut , tant

LETTRE XVI. 63

» pis pour son avancement & pour
» son esprit. On ne fait son chemin
» dans le monde que par des voies
» que la Religion ne permet guères
» de suivre ; cependant il faut faire
» son chemin.

Ce salut là est bien peu de chose ;
puisqu'il ne mérite pas la préférence
sur l'avancement , qui ne contribue
à notre bonheur qu'autant qu'il nous
fournit les moyens de secourir les
malheureux ; mais la Religion ins-
pire des mœurs , de la probité , de
l'honneur , du désintéressement , &
il faut , pour faire fortune , être
fourbe , trompeur , libertin , avide
du bien d'autrui , faussaire , injuste.
On doit sçavoir gré à Madame de P.
d'en avoir averti. Il y auroit peut-
être encore eu quelqu'un assez sot
pour espérer de parvenir par le mé-

64 LETTRE XVI.

rite & par la vertu. Ce n'est pas tout; cette Religion ne nuit pas moins à l'esprit qu'à la fortune. Si cette opinion est fausse, elle n'est pas nouvelle. C'est dommage que tous ses partisans soient suspects, & qu'il n'y ait que des hommes qu'on ne soupçonne point de bigotisme, qui se plaignent que la Religion éteint le feu du génie, & met l'esprit comme dans des entraves. Je n'ai jamais vu personne, qui eût de la Religion, tenir ce langage, & cependant plus des trois quarts des grandsEcrivains ont eu de la Religion. Les mécontents ont-ils quelqu'un à opposer aux Basiles; aux Cypriens, aux Augustins, aux Bourdaloues, aux Bossuets, aux Pascals, aux Flechiers, aux la Bruyeres, aux Corneilles, aux Racines? Non, diront-ils; mais ces
grands

grands hommes l'auroient été plus encore s'ils avoient pû s'abandonner à leur génie. Mais vous, Messieurs, leur répondrai-je, qui prenez cette liberté, vous les surpasserez donc ? pourquoi aucun de vous ne les égale-t-il pas au contraire ? L'esprit s'élève à proportion que les sujets qu'il traite, le font. Qu'on m'en donne qui soient au-dessus de la vertu & de la Divinité !

Je ne te parlerai point, cher de l'ombre qui effraye le méchant, & de l'ombre qui encourage l'homme vertueux au moment de la mort, & qui les séduisent tous deux ; ni de l'inutilité de changer pour un instant, si les hommes ni Dieu n'en peuvent sçavoir gré ; ni même de la nécessité d'abandonner le grand chemin dans les affaires d'opinion, si l'on veut recon-

trier la vérité. L'Athéisme, système qu'on ne réfute plus sérieusement, est trop formel dans les trois premiers passages. D'ailleurs, Madame de P. a prévenu la critique contre eux, & y a répondu, en avertissant qu'elle écrit pour s'amuser, elle & les autres; qu'elle veut écrire; qu'elle veut qu'on la lise; & c'est, comme on le sçait, un terrible mot qu'un *je le veux* d'une femme aimable. Enfin qui ne s'éloigneroit pas du grand chemin, c'est-à-dire de la Religion, pour avoir des lecteurs. Que diroit Madame de P. à une Couturière qui lui auroit fait une robe, coupée d'une manière choquante & ridicule? qui seroit aussi burlesquement garnie, & qui ne pourroit être bonne qu'à faire rire; sur tout si cette ouvrière en exigeoit le paiement comme si son ouvrage étoit

LETTRE XVI. 67

solide & de goût ; elle ne devroit, je
erois , pas être moins embarrassée ,
si l'on interdisoit l'exercice de toute
Religion , & qu'on la contraignît
de chercher le vérité.

» Un talent qui n'est pas à négli-
» ger , c'est celui de faire valoir
» un pardon ; il faut exagérer l'of-
» fense , en paroître bien fâché, &
» se faire prier long-tems.

En déclarant que ceci n'est point
écrit pour les femmes , il est aisé
de deviner à qui il s'adresse ; un bon
ami ne manque jamais l'occasion de
donner à ce qu'il aime des marques
de son zèle. Cependant Madame
de P. n'est pas tout-à-fait entrée dans
les intérêts & dans les principes du
sien. Tout le monde sçait combien
il respecte les loix de la société , &
les personnes en place. » Je ne con-

» çois pas , disoit-il un jour à quel-
» qu'un , comment il y a des cervel-
» les assez folles pour s'attaquer aux
» Grands d'un Etat. Tous les hom-
» mes se doivent des égards ; mais
» personne n'en mérite plus qu'eux,
» Il faut avoir perdu tout sens com-
» mun pour négliger ce premier de-
» voir du Citoyen. On en veut à
» des gens qui s'épuisent en travaux
» & en veilles pour procurer notre
» repos , qui ont toujours les yeux
» ouverts sur la conduite des Ci-
» toyens , qui n'ont d'objet que de
» les rendre heureux. On s'empor-
» te contre eux ; s'il leur arrive d'en
» punir quelqu'un qui s'oppose à
» leurs desseins , on fait courir des
» placards insolens , qui ne ména-
» gent ni les personnes , ni l'auto-
» rité. Traîtres infâmes , plumes

LETTRE XVI. 69

» insensées , qui lancez le poison de
» vos fatyres jusques sur le Trône ,
» tremblez. Y - a-t-il des supplices
» pour vos blasphêmes ? O Gran-
» deur ! que de troubles , que de
» chagrins t'environnent ! & toi ,
» Sceptre, n'es-tu qu'un flambeau qui
» éclaire les plus légères fautes ,
» pour ensevelir dans les ténèbres
» les plus louables actions ! Madame
de P. devoit-elle ignorer des principes si estimables ?

» On fait une sottise par bonté
» de cœur , en épousant une fille de
» rien , à qui l'on auroit des obligations essentielles ; mais il y auroit
» de la scélératesse & de la lâcheté à
» en user ainsi envers une fille d'un
» état supérieur.

Il est étonnant que Madame de P. ait hasardé un pareil principe

sans preuve. A moins qu'on appelle de ce nom le choix que cette fille d'un rang plus relevé auroit fait de son amant; faudroit-il qu'un aimable homme épousât toutes les filles qui feroient choix de lui ? Ce choix peut-il lier un homme qui n'y a point de part ? Est-ce le rang qu'une fille a sur l'amant qu'elle choisit, qui force celui-ci à lui donner sa main ? Je suppose toujours les obligations dont on a parlé plus haut ; si cela est, les Législateurs ont donné dans un terrible travers ! Ils démarient tous les jours des époux mal assortis du côté de la naissance. N'en déplaise à Madame de P. je crois qu'elle a poussé le privilège de la Noblesse trop loin. S'il y a de la mauvaise foi à manquer de parole à un Seigneur, il y en a aussi à en manquer à son

Jardinier. On ne fait pas moins mourir un malfaiteur pour avoir assassiné un homme du peuple qu'un Marquis ou un Duc.

» Pourquoi , ajoute-t-elle , donner aux sermens plus de force » qu'ils ne doivent en avoir ? N'est- » ce pas assez d'y tenir tant que l'on » n'a pas de bonnes raisons pour y » manquer ?

Cela est si vrai , continue-t-elle , » qu'une femme peut violer les sermens qu'elle a faits à un amant infidèle. Je passerois sous silence cette maxime & sa preuve , si elle ne s'étendoit qu'à la galanterie. On sçait que les amans font des sermens , comme les femmes , des caresses à leurs maris , sans conséquence. Il y a des idées si insoutenables qu'il suffit de les citer pour qu'on en con-

noisse le ridicule ; mais celle-ci est applicable à tout, & pour en démontrer la fausseté , cet exemple suffira.

Plistène avoit un payement à faire pour lequel il craignoit un *par-corps*. Il a recours à un ami qui n'avoit d'argent qu'autant qu'il lui en falloit pour acquitter un billet payable à huit jours de là , aux mêmes risques. Plistène fait tant par ses prières , par ses sermens & par ses promesses , que cet ami lui prête son argent. Six jours après il vient trouver Plistène , le fait ressouvenir de sa parole , & en reçoit de nouvelles assurances. Le huitième jour , Plistène n'a point d'argent ; il crie , il se plaint devant son ami , qui va en prison le lendemain pour l'en avoir cru sur ses sermens. Dormont , qui étoit présent à cette scène , pa-

roît surpris d'un tel procédé. Plistêne lui répond en riant , qu'il n'y a que les fots qui gardent leurs paroles, & qu'un homme d'esprit ne doit promettre que ce qu'il ne pourra jamais tenir. Plistêne s'étoit-il entendu avec l'Auteur des nouveaux Caractères ?

Il y auroit encore beaucoup d'autres endroits à reprendre ; mais je respecte trop Madame de P. pour lui donner à croire que j'aie aucun dessein de l'offenser.

Adieu , cher



LETTRE XVII.

La Religion n'est point une affaire de Police ; elle est la source des loix positives. L'amour n'est un plaisir que quand il est accompagné de la retenue & des bienséances ; il n'est pas indifférent quelle réputation l'on ait. La loi de Licurgue ne prouve tout au plus l'inutilité du mariage que dans un état comme le sien.

MON CHER.....

Faire passer la Religion pour une affaire de Police ; mépriser tout ce qui est en quelque crédit parmi le petit nombre de gens qui pensent ; charger la réputation , la pudeur , la modestie & le mariage de ridicu-

LETTRE XVII. 75

les ; détruire la bonne opinion qu'on voudroit en avoir , à force de sophismes , tout cela étoit peu pour le Rhéteur Cirenéen , dont je vais t'entretenir. Tout cela lui auroit été commun avec cette espèce de Zoïles impies , qui s'arrogent impudemment le titre imposant de Philosophes. Il n'auroit partagé avec eux que les épithètes d'esprits faux & de mauvais Citoyens. Mais le comble du mérite est de les avoir tous. Il a joint à la qualification d'Apôtre de la débauche celle d'Historien de l'impudicité. Comment ces Auteurs , qui ne peignent que l'effronterie & la licence la plus outrée , osent-ils paroître en public ? Ne craignent-ils pas les effets de l'indignation que leurs Ouvrages inspirent ? Ces monstres paûtris de liber-

76 LETTRE XVII.

tinage & de luxure, ne méritent-ils que du mépris? Pardonne-moi cet emportement, cher. . . . Je veux critiquer, & j'allois déchirer. Combien en font autant avec moins de raison !

Ce Rhéteur débute par les vœux de continence qu'il taxe de préjugé ridicule. Mais pour réfuter son opinion sur cette partie de la Religion, d'une manière plus convaincante, il est à propos, me semble, de commencer par l'endroit où il fait de la Religion elle-même un règlement arbitraire, seulement propre à contenir la multitude. On doit s'assurer du tronc avant d'en venir aux branches. Il est quelquefois permis de sacrifier l'ordre à l'ordre même. Voici les paroles du Rhéteur.

» Sans elle (la Religion) com-

LETTRE XVII. 77

» ment rendre les peuples capables
» d'ordres , de respect & de soumis-
» sion. ? Quel sera le motif de
» leur ambition & de leurs desirs ?

Nous allons tous au même but ,
mais par combien de chemins dif-
férens ? Toutes les femmes , par
exemple , veulent plaire , & les
moyens qu'elles prennent , sont
aussi variés que leurs goûts. Les
unes sont minaudieres , les autres
bizarres. Celle ci est prude , cette
autre coquette. L'une préfère les
qualités du cœur & les dons de l'es-
prit ; & c'est la plus rare espece.
L'autre ne veut que des charmes &
de la beauté , & ne cherche qu'à
faire appercevoir les siens. Madame
de l'A..... se croit à faire peur sans
rouge ; elle a raison , mais c'est
pour en avoir trop mis le tems passé.

78 LETTRE XVII.

Madame d'Ab. . . . aime les fourcils
blonds & raz, parce qu'elle en a ;
elle trouve ceux de la Comtesse de
Boul. . . . trop noirs & trop garnis.
Cela lui donne un air hardi & vif
qui ne convient pas à une femme.
C'est que les femmes de nos jours
sont froides & timides ! Madame
Man. . . . à qui rien ne va passable-
ment que le négligé , ne peut souf-
frir dans une autre un habillement
trop ajusté. Ainsi du reste.

Cette énumération , toute badine
qu'elle est , prouve combien sont va-
riées les voyes qu'on prend pour ar-
river à la même fin. Cette différence
s'étend à tout , & à tous égards.
Tout ce qui sert comme moyen
en général , dépend du goût , du
caractère & des qualités de l'esprit.
Un emporté se venge autrement

qu'un homme de sang froid. Un Amant sollicite mieux des faveurs que celui qui n'aime pas.

Or , si chaque homme par sa différente maniere d'envisager les mêmes objets , prend pour les acquérir une route différente. Si la Religion est , comme on le dit , un prétexte , *un moyen de respects* , pour la multitude , combien ne doit-il pas paroître surprenant que tous les Législateurs , que tous les Conqué- rants , que tout le monde enfin ait eu la même idée sur la Religion , & l'ait regardée comme un lien unique & d'une nécessité absolue pour assujettir les peuples aux loix civiles ? Ce qui n'est que d'invention humain n'a point ce caractère d'uniformité. Tout autre moyen seroit-il impossible ? Ceux qui sont de cet

80 LETTRE XVII.

avis n'en peuvent donner que deux raisons qui ayent une apparence de solidité. La premiere consiste dans la difficulté de trouver un peuple qui ait assez de force & de raison, pour rompre avec les préjugés de son pays, & se faire des loix dont l'objet seroit un bonheur actuel. Mais il n'y a rien là de si difficile. On voit de tems en tems dans chaque Nation des personages, qui malgré la corruption du siècle & la force des préjugés, s'élèvent aux vertus les plus sublimes; dont le génie capable des plus grandes choses, perce des ténèbres qui avoient paru jusqu'alors impénétrables, & change à son gré la face des Etats. Ce que la nature fait à l'égard d'un pays, ne le peut-elle faire à l'égard du monde entier? N'y a-t-il pas la même

même proportion entre une Nation & l'Univers, qu'entre un homme & une Nation particuliere. L'un n'est donc pas plus inconcevable que l'autre ?

La seconde est, que pour faire respecter des loix positives, il a fallu proposer des récompenses éternelles, parce que les temporelles auroient fait moins d'impression sur l'esprit des hommes. Cette proposition est absurde. Les récompenses présentes sont au moins aussi puissantes pour cela que celle d'une vie future. L'Artisan travaille avec nonchalance, quand il ne voit que dans l'éloignement le salaire de ses peines. Il n'y a point de Négociant qui ne préférât un léger profit qu'on lui donneroit, à un plus considérable qu'on lui feroit espérer. Malgré

82 *LETTRE XVII.*

toutes les belles choses qu'on a dites sur le désir inné de s'immortaliser, je suis persuadé que sans la gloire actuelle d'être utile à sa Patrie, & le plaisir de jouir de sa reconnoissance, souvent même sans des nécessités d'Etat, plus des deux tiers des grands Capitaines, dont les annales du monde conservent la mémoire, n'auroient été que des hommes ordinaires. Cela étant, il auroit été beaucoup plus sûr dans les commencemens des Monarchies, de prendre les hommes par l'appas d'un bonheur à leur portée, que d'aller chercher des menaces & des espérances qui ne pouvoient avoir leur effet que dans l'avenir. Ce ne sont donc point les biens d'une vie future qui font mieux respecter les loix humaines. La Religion n'est donc point

essentiellement nécessaire à la police d'un Etat ? Pourquoi donc n'y en a-t-il aucun où elle ne régne ? La raison m'en paroît assez simple.

Avant que l'homme vécût en société, il honoroit & respectoit l'Auteur de son être. Il a été homme avant que d'être citoyen : le souvenir de sa naissance & de son Créateur s'est gravé dans son cœur en caractères ineffaçables même par les ténèbres du Paganisme, que l'ignorance & l'éloignement des tems a substitué au vrai culte. Les liens qui l'ont mis aux hommes, sont postérieurs à ceux qui l'attachoient à la Divinité. Ainsi les hommes portèrent dans les Villes où ils s'assemblerent pour vivre en société, les sentimens de Religion nés avec eux. On tira de cette Religion même les

84 LETTRE XVII.

loix qui les maintinrent dans le bon ordre & dans la tranquillité. Les premiers Citoyens apprirent ce qu'ils se devoient entr'eux par une comparaison proportionnelle de ce qu'ils rendoient à la Divinité; & dès-lors les loix divines & les loix humaines marcherent d'un pas égal, & devinrent inféparables. Les Pays, qui n'avoient pas la même Religion, avoient des loix conformes au culte qu'ils professoient. Et cette influence de la Religion sur ces loix, est encore une preuve de sa prééminence & de son ancienneté.

Voilà sans doute ce qui en a imposé aux esprits prétendus forts de nos jours. Trop peu accoutumés à examiner pour pousser leurs réflexions jusques-là, ils aiment mieux rester dans leur inconséquence, que

LETTRE XVII. 83

d'approfondir des vérités , dont la découverte détruiroit leurs systêmes.

Il y a une autre conclusion à tirer de ceci , qui n'est pas moins remarquable que la première. On n'a jamais vû de Nation sans culte Divin. La barbarie & la férocité en ont alteré les idées sans les détruire. Douce nécessité ! qui prouve que Dieu n'a jamais perdu son ouvrage de vûe , & qu'il l'a conduit , comme par la main , à travers les plus épaisses ténèbres jusqu'au centre de la lumière , jusqu'au sanctuaire de la vérité ! Venons au passage où il est question de la continence. Le voici.

» Quelquefois esclaves d'un préjugé ridicule , nous renonçons à des biens réels pour en mériter d'imaginaires. »

Il n'est pas difficile de comprendre qu'on entend par préjugé ridicule la virginité qu'observent les Religieuses : ce que je dirai d'elles s'appliquera aussi aux Moines qui font le même vœu. Quant aux biens réels, ce sont ceux de l'amour, & les imaginaires ceux d'une autre vie.

Le consentement de tous les hommes sur une chose qu'ils ont examinée, fait une probabilité infinie, & une probabilité infinie vaut une démonstration rigoureuse. Or la continence en ce sens est de tous les tems. Depuis qu'il y a des hommes, il y a des Religions, & dans toutes il y a eu des personnes de tout sexe qui ont renoncé aux douceurs de l'amour pour se consacrer au culte des Dieux. De tous les

LETTRE XIII. 87

exemples que je pourrois en rapporter, je me bornerai à celui des Vestales chez les Romains, dont la fonction étoit d'entretenir le feu sacré toujours allumé, & qui étoient enterrées vives, quand il s'éteignoit. On auroit tort de dire que cette universalité n'y fait rien, que toute l'antiquité a pû se tromper, & qu'il y en a plus d'un exemple. Ces exemples ne regardent que les Sciences & les Arts. Car on ne peut comparer la Morale avec la Médecine, l'Astronomie, la Physique, &c. qu'en raison inverse. L'Antiquité nous dirige & nous éclaire dans la recherche des vérités morales. Et elle ne porte que ténébres & qu'obscurités dans les Sciences. L'unanimité & l'ancienneté des usages produit l'évidence dans

38 LETTRE XVII.

l'une, mais dans les autres, une opinion auffi vieille que le monde, ne doit souvent le crédit où elle est, qu'à l'ignorance & au hazard qui décide des découvertes. Ainsi l'objection tombe d'elle-même. Les vœux de continence ne sont donc point un préjugé si ridicule qu'on le fait entendre. Sur tout, mon cher. . . . si tu te rappelles ce que je t'en ai dit touchant l'Essai sur le mérite & la vertu, les Pensées Philosophiques & les Lettres Persannes.

Le Rhéteur n'a pas mieux rencontré à l'égard de ses *biens réels*. Je ne vois pas que des mouvemens convulsifs, que des emportemens brutaux, qui n'affectent l'ame que pour la priver de ses facultés, soient de si grands biens. Quels plaisirs

LETTRE XVII. 89

que ceux dont on ne jouit qu'en cessant de se connoître & de se sentir ! qui donnent une secousse si violente à la machine , que l'on a peine à distinguer si elle est dans un état de souffrance ou de plaisir. Sans ces délicatesses , sans ce retour , cette tendresse du cœur , qui ne font nullement du goût des Rhéteurs Ciré néens , l'amour ne mériterait pas l'attention d'un honnête homme. En effet , par combien de veilles , d'embarras & d'inquiétudes n'achete-t-on point ses plaisirs ? Qu'on ne me dise point que les brouilleries , les caprices , les contraintes des Amans , ne sont pas de véritables maux ; j'en appelle à l'expérience.

Ces biens tant vantés se réduisent tout au plus à rétablir le désordre , à dissiper le trouble qu'ils

ont jetté dans leur ame , à la refaire , pour ainfi dire , de fes fatigues. Peut-on encore une fois nommer bonheur ce fruit de nos peines qui ne nous rend que ce qu'il nous a ôté. Un remède qui ne rétablit que la fanté qu'il a fait perdre , vaut-il la peine qu'on le prenne ? D'ailleurs la faifon des amours s'enfuit d'une aîle rapide ; & fi l'on n'a vécu que pour eux , le refte de la vie devient très à charge ; au lieu que ceux qui ont employé leurs beaux jours à régler leurs defirs , à maîtrifer leurs paffions , fe font fait un fond de mérite qui les console aifément de la fuite des graces & de la jeunefle. Que feroit-ce fi je pouffois ce détail jufques fur les peines du ménage , fur les revers de fortune , fur les chagrins que donnent fouvent des en-

LETTRE XVII. 91

fans corrompus & dissipateurs ?
Un état qui met à couvert de ces
inconvéniens , ne vaut-il pas bien
les *plaisirs réels* du Rhéteur Ciré-
réen ?

Il n'est pas mieux décidé que les
biens de l'autre vie ne sont qu'ima-
ginaires. Il n'y a que les Athées qui
le pensent ; & les Athées sont des
êtres fort peu décidés eux-mêmes.

Il est du beau ton de secouer le
joug des bienséances , de la pudeur
& de la modestie ; mais comme
une découverte en amène une au-
tre, le Rhéteur veut, qu'à l'exemple
des animaux & de certains peuples,
on travaille à la propagation de l'es-
pèce, sans tant de façon & aux yeux
de tout le monde. Nous sommes
bien fots de croire nous tirer du
rang de la brute par la noblesse des

sentimens : orgueilleuse & stupide délicateffe ! Voyons néanmoins en quoi consistent les avantages de cette coutume qu'on voudroit établir. Le dégoût fuit de près l'habitude de voir les plus belles choses , & la rareté nous donne de la curiosité pour les moindres. Le premier est arrivé à ces peuples dont on parle. La liberté qu'ils ont eüe de se voir & de se posséder , a dégénéré en indolence , & éteint leurs desirs. A force d'approcher de l'état de nature , les organes du sentiment ont perdu peu-à-peu leurs ressorts , & les deux sexes , privés de l'aiguillon de la curiosité , n'ont consulté que l'instinct des animaux pour s'unir. La froideur de nos époux en est encore une preuve. Rien de plus commun parmi eux que de vivre ensem-

ble sans s'en appercevoir. Le plaisir délicat, ennemi de la familiarité, ne préside point à leurs caresses : il n'est dû qu'aux Amans , & les maris cèdent ce rôle à leurs voisins. Proscrire la réserve & la décence, c'est donc priver l'homme du vrai plaisir qui suit la règle générale des productions de la nature. En effet l'Art bien entendu lui donne un nouveau prix, comme à elles, un plus grand éclat. Ce n'est donc point une vaine subtilité qui a multiplié les bienséances , mais une expérience réfléchie , contre laquelle tous les raisonnemens & les exemples du monde seroient sans effet.

A propos d'exemple , notre Rhéteur en cite un , toujours pour appuyer son opinion sur l'union publique des deux sexes, qui te pa-

94 LETTRE XVII.

roîtra sans doute fort concluant : le
voici dans ses propres termes. » On
» n'a pas toujours regardé cette action
» de travers , puisque la Justice l'a
» souvent ordonné & fait pratiquer
» sous ses yeux. Sans parler du ver-
be ordonné au masculin ; *regar-*
der une action de travers , est tout à
fait joli : il faut le mettre avec *des*
êtres inutiles à la terre , dont les uns
sont méprisables , les autres sont pi-
tié , & tous sont à plaindre ; & avec
les momens où vous hésitez d'en
prendre , (du plaisir) , ne sont plus
pardonnables. Des êtres inanimés
ont très grand tort d'être méprisa-
bles & à plaindre. De courts espa-
ces de tems , tels que les momens
dont il s'agit ici , sont de petits in-
dociles à qui l'on donnera des ver-
ges sur les mains , la première fois

qu'il leur arrivera de ne pas prendre du plaisir. Que cela est bien dit ! Et puis , peut-on une allégation plus heureuse ! que ceux , qui comme moi pouvoient avoir pris le Congrès pour un préservatif contre les trop fréquentes demandes en cassation de mariage , ou si l'on l'aime mieux , pour un abus dont la Justice a reconnu l'indécence en l'abolissant , sortent de leur erreur , & en ayant obligation au Rhéteur Cirénéen.

Il me semble pourtant qu'il auroit pû s'épargner les frais de tant de citations. Quand on a sçu se mettre au-dessus des discours & des bien-séances , faut-il se donner tant de peine ? n'est-on pas dispensé des preuves ? Je ne conçois pas qu'un homme de bon sens , (car il faut en avoir pour faire un Ouvra-

ge quin'est que mauvais ,) con-
 noisse assez peu les loix de la so-
 ciété , pour se faire honneur d'un
 libertinage qui brave crainte & re-
 proche ; pour ne pas *s'embarrasser de*
sa réputation , & ne trouver aucune
satisfaction dans l'opinion d'autrui ; il
 n'y a que l'extrême débauche qui
 inspire tant tant d'effronterie. Ne
 voit-on pas tous les jours les plus
 corrompus se parer aux yeux des
 honnêtes gens des dehors de la ver-
 tu , pour se dérober au mépris que
 mérite leur conduite ? Cet aveu
 tacite que le vice même fait en fa-
 veur de la vertu , prouve qu'il n'est
 pas indifférent quelle opinion l'on
 ait de nous. Mais s'il faut être liber-
 tin déterminé pour penser comme
 ce Rhéteur , il faudroit aussi avoir
 de la vertu pour goûter ma morale ;
 &

LETTRE XVII. 97

& en ce cas nous avons l'air de ne plus persuader ni l'un ni l'autre. Il me semble néanmoins qu'il n'a pas toute l'indifférence qu'il affecte à cet égard. Pourquoi n'a-t-il pas mis son nom à son Ouvrage ? On a dit de certains Philosophes qui se soucioient peu que leur nom vécût dans la postérité, qu'une preuve de leur sincérité c'est que tous leurs Ouvrages étoient signés de leur main. On peut dire au contraire du Rhéteur Cirénéen qu'il se moque d'être en mauvaise réputation, mais qu'il a eu peur d'être connu, en mettant son seing à la tête de son Livre.

Ce qu'il dit encore du Mariage, (car il a peine à quitter cette matière,) seroit bon dans une République comme Lacédémone, où les peres & meres ne donnoient que la

II. Partie.

G

98 LETTRE XVII.

naissance & le nom à leurs enfans ; tandis que la République avoit sur eux le droit de l'éducation. Licurgue avoit fait une seule famille de cet Etat , & nos Législateurs ont fait un Etat de plusieurs familles qui jouissent des biens sans égalité, pour les laisser à des héritiers avoués par la loi , à la même condition. On peut comparer les enfans nés parmi nous, d'un amour clandestin , à ces marchandises de contrebande qui n'ont point de cours dans le Commerce. N'est-il pas ridicule de vouloir faire vivre en Spartiates , des peuples qui se gouvernent par des loix différentes des leurs ?

D'ailleurs Licurgue est-il grand par tout ? Les loix qui concernent les approches des deux sexes sont-elles comprises dans ce qu'il a fait

LETTRE XVII. 99

de mieux ? On lisoit autrefois l'Histoire pour y trouver de grands exemples à imiter ; aujourd'hui on ne la voit que pour s'appuyer de ce qu'elle a de foible. Le Législateur de Lacédémone a fait une vertu de la filouterie , & toléré la communication des femmes ; on l'en croit sur sa parole , & on s'autorise de son exemple. Il faut espérer qu'on profitera de même de tous les défauts des hommes illustres. Comment feroient les méchans , si les Héros n'avoient point été hommes ? Je t'ai parlé , cher . . . plus au long du Mariage dans mes réflexions sur les Lettres Persannes : tu pourras relire cet endroit , si tu as conservé ma Lettre. Il y a plusieurs autres choses très-dignes de critique dans le Rhéteur Cirénéen , & que je passe

200 LETTRE XVII.

sous silence , parce que j'en ai déjà
parlé, ou que j'aurai l'occasion de
t'en écrire un autre jour.

Adieu, cher.



LETTRE XVIII.

Dessin de l'Auteur de la Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient. Les Aveugles ont des idées du beau. Les jugemens qu'ils en portent sont à eux , & non à ceux qui voient. Ils ne confondent pas le bon avec le beau. Nul avantage à exercer nos sens séparément. De la pudeur & de la compassion des Aveugles. Extrait du système de Saunderson. Réfutation.

MON CHER.....

Je t'ai dit dans une des Lettres précédentes que l'Auteur des P. Ph. a commencé dans son premier Ouvrage, par établir l'existence d'un Dieu , qu'il en doute dans le second , & qu'il le nieroit apparemment dans un troisième. Ma prédiction est accomplie : Il ne veut plus croire en

Dieu qu'on ne lui fasse toucher au doigt. Il étoit obligé auparavant d'admettre, avec presque tous les gens raisonnables, certaines preuves de l'existence de la Divinité. Il a cherché à sortir de ces entraves : il s'est jeté entre les bras des aveugles ; il a puisé les principes de sa Théologie dans leur Ecole, & leurs décisions sont pour lui des oracles. Pouvoit-il mieux faire, lui qui semble si fâché de voir ?

Mais avant d'entrer dans l'examen de cet Ouvrage, il est à propos de constater précisément ce que l'Auteur y a en vûe. On pourroit dire que j'ai tort d'entreprendre un homme qui fait parler des aveugles autrement que ceux qui voyent ; sur tout puisqu'il a pris la précaution d'avertir du peu de

solidité de leurs raisonnemens. Puis on ne manqueroit pas de me citer la réflexion qu'il a faite immédiatement après avoir recueilli le dernier soupir de Saunderfon , en ces termes : » Vous voyez , Madame , que » tous les raisonnemens qu'il vient » d'objecter au Ministre , ne sont pas » même capables de rassurer un » aveugle. Quelle honte , (ceci n'est » pas bien lié avec la première » phrase ,) pour des gens qui n'ont » pas de meilleures raisons que lui , » qui voyent , & à qui le spectacle » étonnant de la Nature annonce , » depuis le lever du Soleil jusqu'au » coucher des moindres Etoiles , » l'existence & la gloire de leur Auteur ! Ils ont des yeux dont Saunderfon étoit privé , mais Saunderfon avoit une pureté de mœurs ,

» une ingénuité de caractère qui
 » leur manquent. »

Cette remarque judicieuse méritoit plus d'attention que l'Auteur ne lui en a donné. Encore s'il eût eu dessein que ses Lecteurs en profitassent mieux que lui ! Mais il ne faut que se rappeler le titre de son Ouvrage pour se convaincre du contraire... *à l'usage de ceux qui voyent.* Comment fait-on usage d'un conseil, par exemple ? en le suivant , ce me semble. Est-ce faire usage de la sagacité, & des raisonnemens d'un aveugle né , que de les regarder comme incapables de rassurer un aveugle même ? Le monde , dit Saounderson , est l'effet d'une fermentation dans la matiere , qui a produit des êtres plus ou moins parfaits , à mesure qu'elle a acquis des combinai-

sons plus ou moins convenables. Est-ce mettre à profit les découvertes de ce Philosophe , que de les rejeter comme frivoles ? Si ce passage est contradictoire avec le titre du Livre , il faut abandonner l'un ou l'autre : mais lequel conserver ? Le passage ? On ne pourra plus découvrir le but que l'Auteur se propose ; & penser qu'il n'en a point , c'est injustice. Je tiens donc pour le titre , & c'est dans ce point de vûe que je vais critiquer *la Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voyent*. J'entre en matiere.

» A force d'étudier par le tact la
 » disposition que nous exigeons dans
 » les parties qui composent un tout ,
 » pour l'appeller beau , un aveugle
 » parvient à faire une juste appli-
 » cation de ce terme. Mais quand il

» dit , cela est beau , il ne juge pas ,
» il rapporte le jugement de ceux qui
» voyent. »

Si je conçois qu'un Aveugle peut appeller beau , un objet dans lequel il trouve par le tact , la disposition qui le rend tel , & que nous y trouvons par la vûe , je ne comprends pas de même pourquoi cet Aveugle , en l'appellant beau , ne donne pas son jugement , mais celui d'un autre. Est-ce parce qu'il a fallu lui dire en quoi consistoit cette disposition ? Si elle est de convention , comme on semble le croire , n'a-t-il pas fallu le dire aux plus clairvoyans ? D'ailleurs pour rapporter simplement le jugement d'autrui , il suffit d'user des mêmes termes que lui , sans entrer dans aucun examen. Si l'on étudie l'arrangement & la symétrie d'une ma-

chine quelconque , pour en affirmer telle ou telle vérité , on combine ses propriétés , on compare ses rapports , on prononce enfin d'après cet assemblage d'idées , & je crois que c'est-là ce qu'on entend par le mot juger. Un clairvoyant n'appelle un objet beau qu'après s'être assuré par la vûe , du rapport qu'il a avec l'idée de symétrie qu'il s'est faite. Pourquoi l'Aveugle étudie-t-il par le tact la disposition des parties d'un tout, si ce n'est pour se convaincre du même rapport ? N'y a-t-il que l'organe de la vûe qui nous fasse juger ? L'ouï, l'odorat, le goût & le toucher n'auroient-ils pas le même privilège ? Cela est aussi peu juste que la comparaison dont l'Auteur s'appuye. Il n'en est pas de même d'un Aveugle qui appelle beau un objet

qu'il trouve tel en le touchant , que de ceux qui ne décident d'une Pièce de Théâtre qu'après l'avoir entendue , ou d'un Livre qu'après l'avoir lû , que sur ce que les autres en disent. Cet *après l'avoir entendu , ou lû*, ne répond point du tout à l'attention avec laquelle l'Aveugle emploie le toucher. Les uns sont incapables de connoître le beau , & d'en appliquer l'idée à ce qu'ils entendent ou à ce qu'ils lisent. Lire & entendre est pour eux la même chose que ne pas lire & ne pas entendre : mais toucher & ne pas toucher , est bien différent pour un Aveugle.

» La beauté pour un Aveugle n'est
» qu'un mot, quand elle est séparée
« de l'utilité. »

Cette Sentence est trop générale : il est certain qu'elle n'a lieu

LETTRE XVIII. 109

qu'à l'égard des objets sensibles seulement à la vûe, comme la blancheur du teint, l'éclat des couleurs, la vivacité ou la langueur des yeux, la régularité des traits, l'ordonnance d'un Spectacle. Mais le poli, la fermeté des chairs, les graces de l'esprit, la douceur du caractère, sont autant de choses qu'un Aveugle trouve très-belles. A-t-il besoin de voir pour goûter un Discours ou un Concert? L'un & l'autre n'ont-ils pour lui que de l'utilité? Les Aveugles ne confondent pas plus que les autres hommes, ce qu'ils trouvent beau avec ce qu'ils trouvent bon. Mangent-ils un morceau qui leur fait plaisir, ils le nomment bon. Entendent-ils un air qui les touche? ils disent qu'il est beau. S'ils sont à plaindre, c'est qu'il y a en

effet une multitude de choses admirables perdues pour eux, & non parce qu'ils n'estiment beau que ce qui est bon. Si cela étoit, auroient-ils des idées du beau, comme on en convient ? Concluons - donc avec l'Auteur qui se condamne lui-même de la meilleure foi du monde, que ces idées sont à la vérité moins étendues dans un Aveugle, mais beaucoup plus nettes que chez certains Philosophes.

» S'il n'attache (l'Aveugle) au-
 » cune idée aux termes qu'il em-
 » ploye, il a du moins sur la plû-
 » part des autres hommes l'avantage
 » de ne les prononcer jamais mal-à-
 » propos. »

Entens-tu cela, cher ? em-
 ployer des termes qu'on ne fait
 rien signifier, & ne les prononcer

LETTRE XVIII. 212

jamais mal-à-propos , frise le galimatias de très près. Il me semble qu'on parle toujours à contre-tems , quand on ne fait pas ce qu'on dit. Un Auteur, qui composeroit un Ouvrage de termes auxquels il n'attacheroit aucune idée , n'en travailleroit pas moins fort mal-à-propos. Il est plus aisé de sentir où l'Auteur en veut venir. Mais que penser d'un Ecrivain qui est obligé, pour dire une impiété , de renoncer à la raison & au sens commun ?

» Je conclus de-là que nous tirons
» sans doute du concours de nos sens
» & de nos organes de grands services; mais ce seroit autre chose encore si nous les exercions séparément,
» & si nous n'en employons jamais
» deux dans les occasions où le secours d'un seul suffiroit. Ajouter

» le toucher à la vûe , quand on a
» assez de ses yeux , c'est à deux
» chevaux , déjà fort vifs , en atte-
» ler un troisiéme en harbaleste , qui
» tire d'un côté , tandis que les au-
» tres tirent de l'autre. »

» Mais ce feroit toute autre cho-
» se , &c. Cet avantage n'est qu'ima-
ginaire : il ne pourroit venir que
de ce que l'impression des objets
sur deux sens différens s'affoiblirait
en se divisant. Or elle ne s'affoiblit
point , cet exemple en est la preuve.
Que dans un juste point de vûe on
considère une statuë de toute la force
des yeux ; qu'on y porte ensuite les
mains , on ne s'apperçoit pas que
les regards soient moins vifs & moins
étendus que quand on a ses mains
dans ses poches. Mais je suppose que
l'impression des objets s'affoiblisse ,

LETTRE XVIII. 113

ne regagne-t-on pas par le tact ce qu'on perd du côté de la vue ? Ce ne peut donc jamais être un bien pour nous d'exercer nos sens séparément ; mais combien de fois est-ce un très-grand mal ?

» Et si nous n'en employons jamais deux dans les occasions, &c. » Ces occasions ne se rencontrent point : un sens ne vient jamais au secours d'un autre ; que parce que nous ne croyons pas le rapport du premier suffisant. Gouterois-je de cette liqueur qu'on me présente, si mes yeux m'avoient pleinement instruit de ce qu'elle est ? Suis-je tenté de toucher un tableau, quand mes yeux seuls peuvent m'en découvrir les différentes beautés ? S'embarrasse-t-on de voir l'Orquestre de l'Opéra, quand on peut l'entendre ?

II. Partie,

H

214 LETTRE XVIII.

» Ajouter le toucher à la vûe &c. »
Cet Auteur n'est pas heureux en comparaisons. Y a-t-il la même opposition entre le toucher & la vûe ; qu'on employe dans le même tems pour s'affurer d'une vérité , qu'entre des chevaux attelés en arbalète , dont deux tireroient de leur côté , & le troisième de l'autre. On ne touche un objet que l'on a vû que pour connoître plus sûrement ce qu'on en veut sçavoir. Mais si quelqu'un étoit assez mal-adroit pour atteler des chevaux en arbalète , (a) seroit-il assez fou pour vouloir leur faire tenir la même route ? Si cet Auteur n'avoit pas fait l'Essai sur le mérite & la vertu , je serois tenté de croire qu'il

(a) Je suppose avec l'Auteur que des chevaux attelés en arbalète ne peuvent suivre la même ligne ; ce qui est faux. Car ce ne sont que deux chevaux , devant lesquels un troisième est attaché dans le même sens.

LETTRE XVIII. 223

est meilleur Géomètre que Méta-
physicien.

» Quoique nous soyons dans un
» siècle où l'esprit philosophique
» nous a débarrassé d'un grand nom-
» bre de préjugés, je ne crois pas
» que nous en venions jamais jus-
» qu'à méconnoître les prérogatives
» de la pudeur aussi parfaitement
» que mon Aveugle.

Cette remarque est plaisante !
Cet Aveugle-là auroit bien dû aussi
trouver ridicule le goût que ceux qui
voyent ont pour les couleurs, pour
l'étalage des richesses & des bi-
joux, pour la pompe, les ameublemens,
& les autres marques de l'opulence & de la grandeur.
Faut-il dire à l'Auteur qu'on n'a qu'à
créver les yeux à tous les hommes
pour que tout cela tombe dans le

226 LETTRE XVIII.

décri comme la pudeur y est tombée parmi les Aveugles? ... Des réflexions aussi triviales ne répondent point à la réputation de leur Auteur. En voici encore quelques-unes de cette espèce.

» Quelle différence y a-t-il pour
 » un Aveugle entre un homme qui
 » urine , & un homme qui sans se
 » plaindre verse son sang ? Quel forfaité ! La même que pour un clairvoyant qui entendroit tomber l'urine & le sang sans les voir. Tout le monde sçait que les objets extérieurs ne nous affectent que par l'entremise des sens. Plaindrai-je un homme si je ne sçais pas qu'il souffre ? Faut-il être aveugle pour manquer de compassion en ce cas ? ...
 » Tant nos vertus dépendent
 » de notre manière de sentir , ou du

LETTRE XVIII. 117

» degré auquel les choses extérieu-
» res nous affectent. Si l'on tuoit
un homme à une distance où il ne
paroîtroit gros que comme un hi-
rondelle , ce ne seroit pas par la
raison qu'il est petit , mais parce que
cet éloignement nous le déroberoit,
& que nous le prendrions plutôt pour
une hirondelle que pour un homme.

Nous avons de la compassion
pour un cheval qui souffre , & nous
écrasons une fourmi sans scrupule.
Mais est-ce le même principe qui
nous détermine ? C'est-à-dire , est-
ce la raison de grandeur & de peti-
tesse qui nous porte à ménager le
cheval & à marcher sur la fourmi ?
point du tout. Nous craignons d'être
privé des services que le cheval
nous rend , c'est pour cela que
nous tâchons de le conserver.

Mais nous écrasons la fourmi pour nous garantir de sa morsure, & parce que nous ne connoissons pas à quoi elle peut nous être utile. Qu'on suppose un cheval furieux & indompté, & dont on ne pourra approcher sans craindre pour ses jours, à coup sûr on ne le ménagera pas plus que la fourmi. Ne voyons nous pas tous les jours prendre autant de soin d'une abeille que du meilleur cheval ? Où a-t-on donc été chercher cette raison prétendue de grandeur & de petitesse pour servir de motif à notre compassion, ou à notre insensibilité ? J'aime bien mieux entendre raisonner l'Auteur sur le système mathématique de Saunderson. Il en développe jusqu'aux plus petites circonstances. Il est clair, on le suit. Ses descriptions sont des pein-

tures qui rendent tout ce qu'il dit sensible à l'esprit.

» Mais ne nous éloignons plus de
 » Saunderfon, & suivons cet hom-
 » me extraordinaire jusqu'au tom-
 » beau. » Ces mots *suivons. . . .*
jusqu'au tombeau portent avec eux
 l'idée d'une espace qui reste encore
 à parcourir. On ne dit pas suivre
 un homme arrêté. Pour suivre quel-
 qu'un il faut qu'il aille, & on ne
 marche plus au lit de la mort, où
 notre Auteur jette Saunderfon trop
 subitement. Il auroit dû, ce me
 semble, préparer cela de plus loin.
 Voilà de ces lacunes, de ces vuides
 où l'esprit à rompu, pour ainsi dire,
 la chaîne des idées, pour sauter brus-
 quement à d'autres qui n'y ont point
 de rapport. Ce défaut est commun
 dans de très-bons Auteurs; mais je

ne m'attendois pas à le trouver dans un Ecrivain qui, dit-on, n'y tombe pas même dans la conversation. Peut-être les imaginations vives, les génies brillans & pleins de feu y font-ils plus sujets que d'autres ; en ce cas la faute est pardonnable.

Mais revenons à Saouderfon. Ce qu'il a fait dans le cours de sa vie n'est rien en comparaison de ce qu'il dit dans ses derniers momens. L'Auteur en fait tant de cas qu'il ne craint que de ne pouvoir pas le traduire comme il le mérite.

Point de Dieu, si on ne le fait toucher à cet Aveugle. Le Spectacle de la Nature n'est fait que pour les Ministres & ceux qui voyent comme eux. Le Mécanisme animal le plus parfait ne suppose point d'être souverainement intelligent, & nous étonne mal-

à-propos. C'est une sottise d'appeller l'ouvrage d'un Dieu ce qui est au-dessus de l'homme. Si nous remontrions, dit-il, à la naissance des choses & des tems, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes, nous verrions ensuite tous ces monstres s'anéantir successivement, & toutes les combinaisons vicieuses de la matière disparaître. Aujourd'hui l'ordre n'est pas si parfait qu'il ne paroisse encore de tems en tems des productions monstrueuses. Le nombre des animaux fait croire qu'il y a autant de mondes où la fermentation & le mouvement continueront de combiner la matière jusqu'à ce qu'elle ait obtenu un arrangement dans lequel elle puisse persévérer. O Philosophes, cherchez donc à travers les agitations de ces

mondes les vestiges de cet Etre intelligent, dont vous admirez ici la sagesse.

Voilà a-peu-près le précis du système de Saounderson. Les bornes de cette Lettre déjà trop longue ne me permettent pas d'attaquer chacune de ses parties séparément. Je ferai seulement quelques réflexions sur le fond du système, sur le principe qui lui sert de base. Pour apercevoir combien une opinion est peu raisonnable, il n'est pas toujours nécessaire d'entrer dans un grand détail. Il suffit de détruire les fondemens pour renverser tout l'édifice.

» La matiere en fermentation fait
» soit éclôre l'univers. »

Si la fermentation de la matiere a enfanté tous les êtres d'abord monstrueux & informes, ils n'ont

LETTRE XVIII. 123

pû être perfectionnés que par elle, puisque Saouderfon pense qu'elle dure encore. Au commencement du monde la matiere, rassemblée en une seule masse, pétrissoit, pour ainsi dire, ses créatures avec ses forces réunies. Depuis que les êtres sont sortis de son sein, ils ne sont reproduits que par de très-petites portions de matiere. Cette différence est assez considérable pour influencer sur le principe qui, perdant beaucoup de sa force, ne devoit tout au plus donner naissance qu'à des êtres qui auroient la même proportion avec ces portions de matiere qu'elles ont elles-mêmes avec la masse entiere. D'ailleurs, ou ces portions ne donnent point de perfection, ou elles doivent la donner invariablement. Car ayant obtenu

l'arrangement dans lequel elles peuvent persévérer, les combinaisons qui les y ont conduites cessent. La fermentation disparoît avec elles. L'arrangement de ces parties de matieres doit donc être stable & constant ? Elles ne doivent donc produire que des êtres parfaits ? Cependant Saunderfon n'a point d'yeux, & le Ministre qui le prêche en a.

En outre si la fermentation qui a fait éclôre l'univers la perfectionne sans cesse, pourquoi ne nous en appercevrions-nous pas ? Les Savans au moins si attentifs à suivre la nature dans ses plus secretes opérations, n'auroient-ils jamais remarqué ces changemens ? L'Europe n'est-elle pas la même aujourd'hui qu'il y a mille ans ? Si elle a changé est-ce en mieux ? Est-ce par le pou-

LETTRE XVIII. 123

voir d'une effervescence aveugle de la matiere ? Le lion , l'éléphant , le loup , le chien , le bœuf , les arbres , les plantes , les minéraux ; l'homme même , sont-ils autres que ce qu'ils étoient du tems des Médes & des Assyriens ? Que la fermentation ait formé le globe terrestre , je le veux. Mais cet Atmosphère divisé en tant de couches différentes , qui l'a placé au tour de nous ? Ces vents , ces saisons , dont la succession est si régulière , qui a réglé leur retour ? Ce Soleil , ce Firmament , ces Astres. pardonne , cher. . . . j'oubliois que je parlois contre un Aveugle. N'est-il pas d'une femmelette plutôt que d'un Philosophe , de croire aux monstres de la Fable ? Les Minotaures , les Sphinx , les Centaures , les

Hidres à sept têtes, les Polyphèmes, n'étoient pas plus des monstres que Jupiter, Saturne, Pluton, Neptune, Venus & Junon étoient des Dieux & des Déeses. L'ignorance & la crédulité de nos bons ayeux étoient des Télescopes qui grossiffoient furieusement les objets. Ils trembloient à l'approche d'un ciron, & se prosternoient devant une mouche. Je sçais qu'il paroît de tems en tems des êtres extraordinaires ; mais ils ont des causes toutes simples, & je me garderai bien de les rapporter à la fermentation de la matiere mal combinée. Je n'exige point qu'un Maçon me fasse une maison de grande apparence dans un recoin mal disposé, ni qu'un moule octogone me donne une figure carrée. Si j'ignore comment les objets font im-

LETTRE XVIII. 227

pression dans une femme enceinte ,
& comment elle la communique à
son fruit. Les hypothèses qu'on a
faites à ce sujet n'impliquent point
contradiction pour les autres parties
de mon système , & c'est assez pour
les admettre , en attendant mieux.

Tu es surpris sans doute , cher....
que j'aie réfuté sérieusement le système
d'un Aveugle ; mais ne dois-tu
pas l'être davantage qu'un Auteur qui
nous a dit de Saounderson les plus
belles choses du monde , nous condui-
re au bord de sa fosse , pour lui
entendre débiter des rêveries pué-
riles. Ne nous a-t-il appris que cet
Aveugle-né a vû pendant sa vie
plus loin que ceux qui voyent le
mieux , pour le faire mourir comme
le plus aveugle des Aveugles. La
belle fin ! Cela me fait ressouvenir

228 **L E T T R E X V I I I :**

d'un Philosophe , esprit fort , dont le nom ne me revient pas , qui ayant nié toute sa vie l'existence d'un Etre suprême , mourut de la peur des revenans. Les plus grandes folies sont souvent celles que l'homme fait à la mort.

Adieu , cher.



L E T T R E

LETTRE XIX.

Des Systèmes en général. Pourquoi on se jette plutôt dans l'un que dans l'autre. Qu'il est faux de dire qu'il est plus dangereux de réveiller l'attention sur des vieilles erreurs, que de les laisser dans l'oubli, ou le silence.

MON CHER.....

On ne voit guères de personnes assez mal avisées pour prendre un chemin opposé au but qu'elles se proposent, & qu'elles savent devoir nuire à leurs intérêts & à leur réputation. Les esprits les plus lourds ont à cet égard toute la prudence qu'il faut. Il n'y a que nos Mora-

listes & nos Métaphysiciens qui la croient indigne d'eux. Car que se proposent-ils pour fruit de leurs méditations ? La qualification de gens à système : Mais qui ignore que ce mot est synonyme à rêverie, idée chimérique, ou comme on dit, châteaux en Espagne ? Du moins ne peut-on nier que ce ne soit le sens que les honnêtes gens lui donnent le plus communément ; sans doute parce que les Systèmes sont en matière de Morale ou de Métaphysique, des enfans de l'imagination, & que l'imagination est un guide qui mène plus souvent à l'erreur qu'à la vérité.

Ce n'est pas-là la seule raison qui a fait tomber le génie systématique en ce genre, dans le mépris. J'en entrevois d'autres qui ne sont pas

moins solides: quelle créance, quelle considération méritent des opinions qui n'ont jamais pour fondement que l'éducation, les circonstances ou même le tempérament ?

10. L'éducation décide si indubitablement des Systèmes, c'est-à-dire, des principes que nous adoptons, qu'il me semble inutile d'en rapporter aucun exemple : l'expérience n'en fournit que trop tous les jours. Car de même que des Maîtres de Musique, de Danse, de Peinture, &c. communiquent à leurs Éleves non seulement une habitude & une pratique générale de leur Art, mais encore leur maniere & leur goût particulier, de même ceux de Morale font passer leurs propres principes dans les cœurs de leurs Disciples, en forte que je ne connois

que deux moyens qui réussissent quelquefois à les en arracher, l'amour & l'intérêt.

2^o. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons avant d'être parfaitement décidés, influent beaucoup sur nos façons de penser. J'en trouve une preuve frappante dans M. N. ses talens sont connus presque pour universels. Des gens d'un grand mérite font de lui l'éloge le plus flatteur, en disant d'une commune voix qu'il a trop d'esprit pour occuper sa plume à combattre des principes respectables. Les succès qu'il eut dans ses études promettoient beaucoup sans contredit, mais son génie & sa pénétration se développèrent sur-tout dans son cours de Philosophie. Les progrès surprenans qu'il y fit percerent jus-

LETTRE XIX. 133

ques dans sa Patrie, & lui gagnèrent tous les cœurs. Un parent qu'il y avoit Chanoine à la Cathédrale, lui destina dès-lors son Bénéfice, & en obtint l'agrément du Chapitre. Mais avant de mourir, il eut malheureusement quelque démêlé avec un de ses Confreres, qui avoit tout crédit dans le Chapitre & auprès de Monseigneur, de sorte que ce parent mort, M. N. se disposa à prendre possession du Bénéfice, & en fut exclus sous un prétexte aussi frivole qu'humiliant. Piqué au vif d'un tel affront, il abandonne son état, & se brouille avec sa famille, qui l'abandonne à son tour. Il revient à Paris dénué de tous secours. Après y avoir traîné pendant quelque tems une vie assez déplorable, il y tombe malade sans autre ressource que l'amitié

134 LETTRE XIX.

d'une Demoiselle qui le retira & prit soin de lui ; prévoyant , comme je le pense , que ses peines auroient un jour leur récompense. En effet le tems s'écoula , la pension vint se joindre aux frais de maladie , & il fallut épouser pour acquitter l'un & l'autre. Cette Demoiselle avoit peu de bien. Elle étoit jolie. Mais qu'un homme d'esprit se dégoûte bientôt d'une personne qui n'a que de la figure ! Cependant M. N. ne tarda pas à se faire connoître ; son Cabinet fournit amplement à la subsistance de son ménage. Son pere , riche lui-même , le voyant travailler , se relâcha de sa sévérité. On propose des partis , des établissemens avantageux. Son fils qui est lié secrete-ment ne peut que les refuser : & il se voit par-là réduit à mener jusqu'à la

LETTRE XIX. 135

mort de son pere , la vie toujours pénible d'Auteur. Cette réflexion le promene de degrés en degrés sur la chaîne de ses malheurs , & lui fait regarder le refus du Canoniat comme leur premiere & unique cause. La plaie de son cœur se r'ouvre alors. Il prend la plume , il attaque la Religion de tous ses efforts. Il lance sur ses Ministres les traits de sa vengeance & de sa fureur. Tous les regrets que son Chapitre lui marque de l'avoir offensé , ne peuvent calmer son ressentiment. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est que les moyens qu'il a pris pour se venger , lui ferment de nouveau toutes les portes de la fortune qu'un mérite , comme le sien , n'auroit pas manqué de s'ouvrir.

Enfin le caractère & le tempé-

rement ont beaucoup de part dans les opinions que nous embrassons. P... est insinuant, malin, ingrat, envieux, impie, orgueilleux, hypocrite. Il ne faut que jeter les yeux sur son Ouvrage pour sentir la conformité de ses sentimens avec son caractère. On y trouve à chaque page un mépris décidé pour la Religion. Une foule de sophismes dont il appuie la loi naturelle de manière à faire entendre qu'il n'admet aucune sorte de culte; une apparence de candeur & de vertu, qu'il n'affecte que pour en imposer aux Lecteurs; une apologie des mœurs marquée du brigandage & de la friponnerie; l'impunité des plus grands crimes; des portraits où il s'efforce de rendre odieux des personnes du premier mérite, ou qui sont respecta-

bles, ne fut-ce que par les places qu'ils occupent. Enfin on y trouve le devoir des enfans envers leurs peres & meres restraint au simple respect ; & la tendresse qu'on auroit pour eux , s'ils n'avoient pas fait tout le bien qu'ils pouvoient faire, y passe pour un attachement stupide & déplacé. Peut-il y avoir rien de sacré pour un tel homme après cela ?

J'ajouterai ici pour te convaincre plus pleinement de la vérité de cette dernière raison , le sentiment de M. l'Abbé de Condillac , qui est parfaitement semblable au mien , quoique mieux développé sans doute. Voici ses termes : » Un esprit naturelle-
 » ment doux , bienfaisant adoptera
 » les principes qu'on tire de la bonté
 » de Dieu , parce qu'il ne trouve
 » rien de plus grand , de plus beau

» que de faire bien. Ainsi ce doit
» être là le premier caractère de la
» Divinité, celui auquel tout doit
» se rapporter. Un autre dont l'ima-
» gination est grande, les idées sont
» relevées, aimera mieux les prin-
» cipes qu'on emprunte de l'ordre
» & de la sagesse, parce que rien ne
» lui plaît davantage qu'un enchaî-
» nement de causes à l'infini, & une
» combinaison admirable de toutes
» les parties de l'Univers, le mal-
» heur de toutes les créatures dût-
» il, en être une suite nécessaire. En-
» fin un caractère sombre, mélanco-
» lique, misantrope, odieux à lui-
» même & aux autres, auroit du
» goût pour ces mots, *Destin*, *Fa-*
» *talité*, *Hasard*, *Nécessité*, parce
» qu'inquiet, mécontent de lui & de
» tout ce qui l'environne, il est obli-

» gé de se regarder comme un objet
 » de mépris & d'horreur , ou de se
 » persuader qu'il n'y a ni bien , ni
 » mal , ni ordre , ni désordre. Peut-
 » il hésiter ? Sagesse , vertu , hon-
 » neur , probité , voilà de vains
 » sons. *Destin , fatalité , hasard , né-*
 » *cessité*. Voilà son Systême.

A propos de Spinoza , cher. . . ;
 ce Philosophe fait assez de bruit
 dans le monde , pour que je pense
 qu'un abrégé de sa vie & de son
 Systême , dont tant de gens parlent
 sans l'entendre , te fera quelque plai-
 sir à lire. Je t'envoierai l'un & l'autre
 par les ordinaires suivans , ainsi
 que la réfutation de ce Systême.
 Si par hasard il te venoit à l'esprit
 de m'adresser une objection que j'ai
 oui faire plus d'une fois par des
 gens qui prétendent qu'il vaut mieux

laisser les erreurs dans le silence & l'oubli, où le tems les ensevelit insensiblement, que de les réveiller, parce, disent-ils, qu'on les rappelle à des esprits qui n'y pensoient plus, parce qu'elles en peuvent séduire d'autres, qui n'ont pas toutes les lumières suffisantes pour démêler le vrai d'avec le faux : Enfin parce que les esprits forts peuvent tirer parti de la Critique même, soit en ce qu'elle peut leur fournir directement de nouvelles idées, soit en ce qu'elle peut les engager à de nouveaux efforts. Je vais répondre à cette objection avant de fermer cette Lettre. Je prendrai pour cela tous ces *parce* quel'un après l'autre.

1°. Parce que, dit-on, l'on rappelle le souvenir de ces erreurs à des personnes qui n'y pensoient plus.

LETTRE XIX. 241

Je ne vois pas qu'il y ait un grand malheur à cela. Avoir oublié une erreur prouve le peu d'impression qu'elle a faite sur l'esprit , & par conséquent qu'il y a peu de danger à l'en faire ressouvenir. Car nous perdons la mémoire des choses , ou parce que nous avons glissé trop légèrement sur elles , & alors une plus sérieuse attention ne peut que rendre l'erreur plus manifeste & plus sensible , ou enfin parce que nous les avons jugées futiles ou odieuses. Si nous les avons cru de peu d'importance , il n'y a dans un tems comme dans l'autre qu'un parti à prendre , de les négliger toujours : si elles sont odieuses , plus on y reviendra , plus on en concevra de mépris. Ainsi il n'y a rien à craindre d'une nouvelle réfutation pour

la premiere espèce de personnes dont on parle.

2°. Elle ne peut pas nuire davantage à la seconde peu éclairée, comme on la suppose. En effet, ou expose un mauvais Systême, de maniere que les principes sont tellement rassemblés & enchaînés l'un à l'autre, qu'il est presque impossible de les entendre sans les décomposer, & sans briser, pour ainsi dire, cette chaîne de conséquences; ce qui demande une habileté & une intelligence peu communes. Ou ces principes sont déduits dans un ordre propre à en faire appercevoir toute l'absurdité, parce qu'on les accompagne de toutes les fausses conséquences que l'Auteur en tire, & qu'on les fait suivre de leur critique, qui en est comme le contre-

poison. Si dans le premier cas l'abrégé d'un Systême abstrait n'est intelligible que pour les Sçavans ; si dans le second on y répand une lumiere qui dissipe les ténèbres de la plus épaisse ignorance , il est constant que ni l'extrait ni la réfutation ne peuvent être d'aucun préjudice pour les esprits foibles.

En troisiéme lieu , quant à ce qu'on dit que les esprits forts mettent la critique d'un faux Systême à profit en y puisant de nouveaux moyens de défense, cette raison ne me paroît pas mieux fondée que les premières. Quelque mince que soit la Critique , elle peut tout au plus ouvrir quelques fauxfuyans , quelques mauvais détours à ses Adversaires , à l'aide desquels je conviens même , si on le veut encore , qu'ils peuvent pa-

rer les coups pour un tems. Mais il n'est pas de longue durée. Leurs foibles sont si visibles, qu'il leur est impossible de se couvrir de tous côtés ; & le terrain qu'il semble gagner ne sert qu'à mettre leur défaite & leur honte dans un plus grand jour. Enfin les nouveaux efforts que les partisans d'une erreur font à l'occasion d'une Critique, ne peuvent avoir aucune conséquence. Ils me donnent l'idée de gens assiégés qui approcheroient le moment de leur ruine, par une sortie où ils emploieroient toutes leurs forces, dans un tems où leurs ennemis réellement plus puissans, sembleroient avoir rallenti leur attaque. Ou de ces bêtes venimeuses qui, dans leurs combats contre d'autres qui leur sont supérieurs en force

ou

LETTRE XIX. 145

ou en venin, redoublent leurs coups, s'épuisent & se donnent la mort eux-mêmes, pour vouloir profiter d'une indolence apparente, mais qui n'est que l'effet du mépris que leurs ennemis font d'eux. Les plus grands efforts ne peuvent rendre bonne une cause mauvaise, & une défense opiniâtre met le comble à la gloire du vainqueur.

A ces raisons particulières j'ajouterai quelques réflexions générales, qui appuieront encore mon sentiment. Les Systèmes dangereux le deviendroient bien davantage s'ils n'étoient pas combattus. Combien de gens qui les approuvent en secret, & les adopteroient si l'on n'avoit pas eu soin d'en découvrir les ridicules sophismes ? Combien les rejettent & les détestent, qui n'auroient pû en

connoître le poison par eux-mêmes, & s'en garantir ? Combien en recevant un principe, dont ils ne sentent pas les conséquences, auroient peu-à-peu admis le Systême entier, dans la certitude que ce qu'ils n'auroient pas entendu, ne pourroit être moins bon que ce qu'ils auroient compris ?

D'ailleurs quelle carrière pour le libertinage d'esprit ? Quels ravages ne cause point un torrent qui court à travers les campagnes sans obstacles, sans opposition ? N'est-ce pas reconnoître la prééminence de l'erreur sur la vérité que de ne point troubler ses progrès ? Mais pourrois-tu m'objecter encore, cher. . . ceci prouve la nécessité de combattre ces Systêmes dans les premiers momens de leur apparition, & rien de plus. Je réponds à cela, qu'on a beau s'op-

poser aux erreurs dans leur origine, on ne les déracine jamais entièrement, & on est tout étonné de les voir revivre quand on y pense le moins ; on est donc obligé d'en venir aux mains de nouveau. Le Système de Spinoza, tout abstrait, & tout hasardé qu'il est, a été réfuté avec force dans le commencement. Cependant comme les Critiques & les Réfutations sont des Ouvrages qu'on lit peu, & à qui on ne donne qu'une attention fort légère, elles n'ont pas empêché plusieurs Auteurs d'adopter les sentimens de Spinoza ; d'où je conclus qu'il est bon de multiplier les Réfutations de ces sortes d'Ouvrages, à proportion qu'ils ont peu de Lecteurs, à la maniere des Charlatans qui distribuent deux ou trois mille de leurs adresses, pour

recevoir deux ou trois cens visites tout au plus. Ajoutez à tout ceci que les Antispinosistes se sont trop attachés aux termes de l'Art ; ce qui est cause qu'il faut absolument être versé dans la Métaphysique pour les suivre dans leurs raisonnemens. Et il me semble que puisqu'il ne faut pas être sçavant pour entendre Spinoza , du moins dans les points essentiels de sa Morale , on ne devroit pas l'être plus pour concevoir ses Antagonistes. C'est ce que je me propose , comme je crois te l'avoir dit plus haut , dans la Réfutation que je t'ai promise. Si le succès ne répond pas à mon envie , j'espère qu'au moins tu me sçauras gré de la tentative.

Adieu , cher

LETTRE XX.

Vie de Spinoza.

MON CHER....

Il me semble que si l'Histoire nous conserve les faits mémorables des grands Hommes comme des modèles & des guides, qui doivent nous servir de règles dans toutes les actions de notre vie, il n'y a pas moins de fruit à tirer du tableau qu'elle nous présente de ceux qui ne se sont signalés qu'en faisant le mal en général. C'est dans cette vûe, mon cher.... que je t'envoie la vie de Spinoza. A peine sa langue fut-elle déliée, qu'elle proféra des impiétés. Les blasphêmes furent les jeux de son

berceau. Mais les disgraces qu'il éprouva dès sa tendre jeunesse, furent le prix de ses sacrilèges.

Spinosa nâquit à Amsterdam le 24. Novembre de l'année 1632. de parens Juifs , Portugais d'origine , qui le nommerent *Baruch*. Il changea dans la fuite ce nom en celui de Benoist , comme on le voit par les Lettres qu'il signa. Il avoit deux sœurs , dont la plus jeune , Miriam de Spinosa , épousa Samuël Carceris , aussi Juif Portugais. Elle en eut Daniel Carceris , qui se porta pour un des héritiers de Spinosa après sa mort. On ne trouve point que Rebecca l'aînée ait été mariée. On reconnut bientôt dans Spinosa l'imagination la plus vive , & l'esprit le plus pénétrant. Il proposoit des difficultés aux Rabins , & feignoit d'ê-

tre content de leurs réponses , & les écrivoit. Mais le peu de fondement & de solidité qu'il y trouva dans la plûpart , le dégouterent bientôt de la Bible. Croire aveuglement ces Livres , c'est , disoit-il , trop aimer les vieilles erreurs. Il lut le Talmud , & n'en conçut pas une meilleure opinion. Il eut pour Maître dans l'étude de ce dernier Livre Morteira , le moins ignorant des Rabins de son tems , qui ne put refuser ses suffrages à la capacité de son Disciple ; mais qui pressentit dès-lors que Spinoza ne seroit qu'un Athée , qui cherchoit par des dehors trompeurs de modestie & de rigidité de mœurs , à se faire une réputation qui le mît à couvert des imputations auxquelles il s'attendoit. Il fut bientôt confirmé dans cette idée par une conversation

que Spinoza eut avec deux de ses Amis, & qui fit beaucoup de bruit. C'étoit deux jeunes Juifs comme lui. A en croire Moyse & les Prophètes, dit l'un d'eux, je ne vois point qu'il y ait d'êtres immatériels. Que vous en semble, continua-t-il, en s'adressant à Spinoza? Dieu a-t-il un corps, y a-t-il des Anges, l'ame est-elle immortelle? J'avoue, dit Spinoza, que ne trouvant rien d'immatériel ni d'incorporel dans la Bible, il n'y a nul inconvénient de croire que Dieu soit un corps, d'autant plus que Dieu étant grand, *Ps. 45. 2.* il est impossible de comprendre une grandeur sans étendue, ni étendue sans corps. Pour les esprits, c'est toujours Spinoza qui parle, l'Ecriture ne dit point qu'ils soient des substances réelles, mais de simples phan-

ômes, nommés Anges, parcequ'ils annonçoient la volonté de Dieu. De même partout où l'Ecriture parle de l'ame, ce mot se prend simplement pour exprimer tout ce qui est vivant. Il seroit inutile de chercher de quoi appuyer son immortalité, pour le contraire il n'y a rien de plus aisé que de le prouver.

Le bruit de cet entretien parvint jusqu'à la Synagogue, qui somma Spinosa d'y comparoître, pour rendre compte de sa foi : il s'y rendit en effet ; mais n'ayant pas de meilleure raison en sa faveur que la négative, il s'y tint fermement. On rompit l'Assemblée, & le Jugement fut remis à un autre jour, afin que Spinosa pût penser à sa défense pendant cet intervalle. Ce tems s'étant passé inutilement, on choisit un jour

pour l'excommunier. Bien loin de s'en effrayer, » à la bonne heure, dit-il, » je me retirerai, mais avec cette consolation, que ma sortie sera plus innocente que celle des Hébreux hors » de l'Egypte, quoique ma subsistance » ne soit pas plus assurée que la leur.

Spinosa sçavoit l'Hébreu, l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, le Flamand & le Portugais ; mais il ignoroit le Latin & le Grec. Un Maître Allemand lui donna les premiers principes du premier ; & Vanden Ende, qui enseignoit l'un & l'autre avec succès, le perfectionna. Je présume que c'est sous ce Maître que Spinosa prit les premières idées de l'Athéisme ; car on découvrit que ce Vanden Ende l'enseignoit à ses Ecoliers, ce qui le fit chasser d'Amsterdam. Il passa en France, y exerça

la Médecine, & y fut pendu pour avoir attenté à la vie de Monseigneur le Dauphin, disent quelques-uns. Mais l'opinion la plus commune est que Vanden Ende avoit tâché de faire soulever un Province de France, pour occuper le Roi à cette affaire & délivrer les Provinces-unies de l'oppression où elles étoient alors. Quoi qu'il en soit, si Vanden eût attenté à la vie du Dauphin, il eût assurément expié son crime d'une autre maniere.

Ce Vanden Ende avoit une fille mieux faite que belle, mais qui avoit de l'esprit & de l'enjouement, qui sçavoit parfaitement la Langue Latine & la Musique. Spinosa l'aima, & voulut l'épouser. Mais un certain Kerkerling de Hambourg fit pancher la Belle de son côté par le moyen

d'un collier de perles de deux ou trois cens pistoles , dont il sçut assaisonner ses fleuretes.

Spinosa prit son parti en Philosophe , & s'attacha pendant quelque tems pour se distraire , à l'étude de la Théologie qu'il quitta bientôt pour se livrer à la Phisique. Les Œuvres de Descartes lui tombèrent alors entre les mains , & il a souvent répété qu'il leur devoit toutes les connoissances qu'il avoit acquises en Philosophie. Il tira du principe de Descartes qui établit qu'on ne doit rien recevoir pour véritable que sur de bonnes & de solides raisons , cette conséquence contre les Rabins qu'il aimoit moins que jamais : que leur Doctrine & leurs principes ne pouvoient être admis par un homme de bon sens , puis-

qu'ils étoient l'ouvrage des Rabins eux-mêmes. Ce qui les irrita extrêmement, car ils ne doutoient point qu'il ne dût les abandonner, & embrasser le Christianisme; mais ils se trompoient dans cette dernière conjecture. Spinosa ne quittoit pas une Religion pour en prendre une autre; son Systême étoit de n'en avoir aucune. Il eu des conversations avec des Memnonites & des personnes des autres Sectes Chrétiennes; mais il s'en est tenu là.

On trouve dans une vie de Spinosa traduite en Flamand par François Halma, que les Juifs lui offrirent une pension de cent florins, pour l'engager à rester parmi eux, & se faire voir de tems en tems dans les Synagogues, mais qu'il répondit que de semblables motifs ne

pouvoient le déterminer , & que la vérité étoit tout ce qu'il vouloit. Bayle rapporte que Spinoza reçut un jours en sortant de la Comédie un coup de couteau au visage , d'un Juif qui avoit dessein de le tuer. Mais Vander Spych , Hôte de Spinoza , a raconté cette aventure autrement , & de la maniere que Spinoza la lui a dite lui-même. Ce Philosophe , prétend-il , sortant un jour de la vieille Synagogue Portugaise , fut poursuivi de quelqu'un armé d'un poignard. Il évita le coup qui porta seulement sur ses habits. Il ajoute que Spinoza les garda long-tems percés de ce coup en mémoire de cet événement. Dès-lors notre Philosophe ne songea plus qu'à sortir d'Amsterdam , & à se retirer dans quelque lieu tranquille où il pût poursuivre ses recherches physiques.

Spinosa s'étant ainsi séparé des Juifs, ils fulminerent contre lui l'anathème *Schammata*, la plus terrible de leurs excommunications. Il n'étoit pas présent à cet acte ; on le lui fit signifier par écrit, & il y fit une réponse en Espagnol qu'il adressa aux Rabins. Il apprit ensuite de sa défection, & moins par un reste d'attachement pour la Loi Judaïque, que par la nécessité où il se voyoit de subsister par son travail, le métier de Polisseur de verres pour les lunettes & autres choses semblables. Il apprit aussi le Dessein où il réussit assez bien à faire des portraits à l'encre ou au crayon. Il a fait le sien entr'autres sous la forme d'un Pêcheur en chemise, avec un filet sur l'épaule droite, & dans une attitude pareille à celle du fameux

Massanielle, Chef des Rebelles de Naples. Spinosa eut encore un démêlé avec les Rabins, dont les Ministres Réformés prirent connoissance, & l'accusé fut exilé pour quelques mois. Il se retira à Auverkerke, & en 1664. à Rhymbourg où il s'adonna tout entier à la Philosophie : il quitta encore ce lieu pour passer à Woorburgt en 1665. Enfin il s'établit à la Haye, où il demeura jusqu'à sa mort.

Il étoit fort sobre; il avoit les traits du visage bien proportionnés, la peau un peu brune, les cheveux frisés & noirs, les sourcils longs & de même couleur. Il s'habilloit toujours simplement; un homme de rang le vint voir un jour, le trouva en robe de chambre assez mauvaise, & lui en offrit une. *Il est contre le bon sens,*
lui

lui répondit Spinosa , *de mettre une enveloppe précieuse à des choses de néant ou de peu de valeur.* Cette réponse ne s'accorde point avec ce qu'en dit un de ses Amis , qui a écrit sa vie. *Il étoit , selon lui , extrêmement propre. Il ne sortoit jamais qu'il ne parût en ses habits , ce qui distingue d'ordinaire l'honnête homme du Pédant.* Ce n'est pas , disoit Spinosa lui-même , *cet air mal propre & négligé qui nous rend sçavans.* Cette négligence affectée au contraire est la marque d'une ame basse , où la sagesse ne réside point , & où les Sciences ne peuvent trouver qu'impureté & corruption. En effet quelques précieuses que soient les étoffes dont on couvre le corps , elles sont toujours de moindre prix que lui.

Au reste sa maniere de vivre étoit

II. Partie,

L

tranquille. Sa conversation douce & modeste. Il commandoit à ses passions. On ne l'a jamais vû possédé d'une joie , ni d'une tristesse immodérées. Il renfermoit les déplaisirs qui lui survenoient en lui-même ; & quand il lui arrivoit d'en faire paroître du chagrin au dehors , il se retiroit sur le champ. Enfin il étoit d'un commerce aisé & liant , jusques-là qu'il s'amusoit quelquefois à chercher des araignées qu'il faisoit battre ensemble , ou des mouches qu'il embarrassoit dans leurs toiles , & regardoit ensuite les efforts qu'elles faisoient pour s'en tirer , & même en éclatoit de rire. Il étoit défin-téressé , & a refusé plusieurs legs qui lui avoient été faits.

M. le Prince de Condé , qui étoit alors à Utrecht , desira , dit-on , d'a-

LETTRE XX. 163

voir une conversation avec Spino-
sa , & lui envoya un Passeport pour
le venir trouver ; mais le Prince
étoit parti de cette Ville avant son
arrivée. M. de Luxembourg qui
avoit pris sa place , lui fit un bon
accueil. A son retour à la Haye il
manqua d'être lapidé du peuple qui
le regardoit comme un espion qui
avoit des intelligences avec l'Enne-
mi ; mais l'émeute n'eut pas de sui-
te. Ce fut vers ce tems-là que
Charles -Louis Electeur Palatin fit
proposer à Spinoza par Fabricius ,
grand Théologien , & l'un de ses
Conseillers , de venir à Heydelberg
enseigner la Philosophie avec une
pleine liberté , dont pourtant il ne
devoit pas se servir contre la Reli-
gion reçue. Cette clause n'accom-
moda point le Philosophe ; il fit ré-

ponse à Fabricius, & refusa civilement ses offres, sous divers prétextes, mais en effet à cause de cette seule condition, comme on peut le voir. * Venons à ses Ecrits.

Bayle avance que Spinoza avoit écrit en Espagnol l'apologie de sa sortie de la Synagogue, & que cet Ouvrage n'a jamais été imprimé; mais il y a même lieu de croire qu'il n'a jamais été fait. En 1664. parurent *ses principes de Descartes, démontrés géométriquement*, & peu de tems après *ses Méditations métaphysiques*. Ce fut en 1670. qu'il publia son *Traité Theologico-politique*. Spinoza s'en avoue l'Auteur dans sa deuxième

* Cogito deinde me nescire quibus limitibus libertas illa philosophandi intercludi debeat, ne videar publicè stabilitam Religionem perturbare velle. V. *œuvr. post.* pag. 363. Ep. 54.

LETTRE XX. 163

Lettre à M. Oldenbourg. Cet Ouvrage paroît avoir été imprimé à Amsterdam chez Christophe Conrad, quoiqu'il y ait là-dessus plusieurs opinions que je ne me mettrai point en peine de concilier. On en a fait une traduction en Hollandois, que l'on attribue à Jean Hendrikzen Glazemaker. Philopater fait un si grand cas de cet Ouvrage, qu'il semble qu'il n'y a jamais rien eu de pareil. Aard Wofgrik, qui imprima la suite de la vie de Spinoza par cet Auteur, en fut puni, comme il le méritoit, & enfermé dans la maison de correction pendant quelques années. Belle leçon qui prouve, on ne peut pas mieux, combien on estime les principes erronnés, même dans un Pays où l'on peut tout écrire & tout imprimer, pourvû qu'on n'attaque pas le

Gouvernement. Enfin divers autres Ecrits parurent après la mort de Spinoza en 1677. qui fut aussi celle qu'il mourut. Cet Recueil contient cinq Traités : Le premier est une Morale démontrée géométriquement. Le second, un Ouvrage de Politique. Le troisième traite des moyens de rectifier l'entendement. Le quatrième, un volume de Lettres & de Réponses. Le cinquième, un Abregé de Grammaire Hébraïque. Je t'entretiendrai plus au long, selon ma promesse, du Traité de Morale.

Je pourrois ici faire une longue liste de tous ceux qui ont travaillé à refuter les principes de Spinoza; il y a eu peu de Théologiens habiles qui ne s'en soient fait un devoir; mais cette érudition seroit

LETTRE XX. 167

déplacée. Tu admirerois peut-être ma patience ; & à coup sûr tu dirois en toi-même que j'aurois très-bien fait de me l'épargner.

On rapporte diversement la maniere dont Spinoza mourut. On trouve dans le *Menagiana*, imprimé à Amsterdam, que Spinoza étoit mort de la peur qu'il avoit eue d'être mis à la Bastille, ce dont M. de Pomponne, Ministre zélé pour la Religion, le menaçoit; & que Spinoza, en ayant eu avis, se sauva de France en habit de Cordelier. Ceci n'est qu'un tissu de fables. Spinoza n'a jamais été en France, quoique des personnes de distinction ayent voulu l'y attirer: il disoit qu'il n'espéroit pas d'avoir jamais assez peu de jugement pour faire une telle folie. Voici les circonstances de sa mort telles que son

168 LETTRE XX.

Hôte lui-même les a rapportées. On ne pensoit pas que Spinoza fût si près de sa fin. Le 20. Février il descendit de sa chambre, & conversa avec son Hôte ; il en fit autant le 21. qui étoit un Dimanche. C'est ce jour là même qu'un Médecin qu'il avoit fait venir d'Amsterdam, fit acheter un vieux coq, dont Spinoza prit un bouillon sur le midi : ceux du Logis étant de retour du Sermon sur les trois heures, le trouverent mort.

Quant à ce qu'on dit qu'il proféra le nom de Dieu, & qu'il répondit que c'étoit par coutume, & qu'il prit de la poudre de Mandragore, je le prens pour un conte fait à plaisir, parce qu'il n'est point fait mention de cette poudre sur le mémoire de l'Apoticaire, & qu'il n'y

LETTRE XX. 169

avoit que le Médecin qui fût dans sa chambre quand il mourut. Que penser néanmoins de ces termes d'un Ami de Spinoza ? Il a regardé » la mort d'un œil intrépide, comme s'il eût été bien aise de se faire » criser pour ses ennemis, afin que » leur mémoire ne fût pas souillée » de son parricide. » N'en conclue- roit-on pas que sa mort n'a pas été naturelle ? Ces prétendus Héros cherchent à s'étourdir eux-mêmes dans ce moment redoutable à tous les hommes, encore plus à l'impie qu'à l'homme vertueux. Le corps fut porté en terre à la Haye dans la nouvelle Eglise sur le Spuy, le 25. Février 1677. Il étoit mort le 21. du même mois, comme je crois l'avoir déjà dit, âgé de 44. ans 2. mois & 27. jours.

LETTRE XXI.

*Idée générale du Système de Spinoza ,
& de ses principales connoissances.*

MON CHER.....

Toute la morale , & par conséquent toutes les erreurs de Spinoza sont contenues dans la première partie de son Etique. Elle est en quelque sorte la base & l'abrégé de tous les autres Ouvrages , qui n'en sont que les conséquences nécessaires. Elle est traitée en forme de démonstrations géométriques : titre fastueux qui ne fournit rien moins que ce qu'il annonce. Voici l'analyse du Système de ce Philosophe.

Sur les notions de la substance,

de l'attribut , du mode , de Dieu , & de l'infini que Spinoza définit à son gré , il prétend démontrer qu'il n'y a qu'une substance nécessaire , indivisible , infinie , dont tous les autres êtres que nous appellons aussi des substances , ne sont que les modifications de la substance proprement dite , qui n'est autre chose que Dieu lui-même. De-là Spinoza tire ces propositions.

- 1°. Que tout ce qui existe réellement & positivement découle de cette substance , & lui appartient comme modification d'elle-même.
- 2°. Qu'elle est infinie en tous sens , & qu'ainsi elle a une infinité d'attributs.
- 3°. Que le sujet de l'étendue & celui de sa pensée sont ou ses attributs , ou les manières d'être de ses attributs.
- 4°. Que tout ce

qui existe, ne sont que des accidens ou des modifications des attributs de cette substance. Que toutes les créatures sont formellement en Dieu, & ne peuvent ni être, ni se concevoir sans Dieu. Que cette substance est la source féconde qui produit tout par la nécessité de sa nature; & que tout ce qui peut tomber sous la pensée n'est qu'un écoulement inévitable de la nature de cette substance. De cette dernière proposition il conclut encore que Dieu agit aussi nécessairement qu'il existe. Ce qu'il appelle néanmoins agir comme une cause libre & indépendante. Que Dieu n'opère point par une volonté qu'il dirige à son gré, & qu'il ne peut faire que ce qu'il fait. Que sa puissance n'est autre chose que son essence même.

Et qu'ainsi tous les effets de sa puissance existent aussi nécessairement que ce qui découle de son essence. Que Dieu produit tout en lui & rien hors de lui. Que l'existence des choses est aussi nécessaire que leur essence. Que tous les êtres particuliers sont, l'un après l'autre, déterminés par des causes particulières & finies, & vont ainsi de causes en causes jusqu'à l'infini par la nécessité de la nature Divine. De-là il infère encore que toutes les créatures ont été produites dans le seul ordre, & de la seule manière qu'elles pouvoient l'être, & qu'un autre arrangement est aussi impossible dans l'Univers que la plûralité des Dieux. Que toute volonté quelle qu'elle soit, infinie, ou non, est une cause nécessaire, contrainte &

174 LETTRE XXI.

nullement libre. Que c'est erreur & pur préjugé que de croire que Dieu & les hommes n'agissent jamais sans se proposer une fin ; que Dieu ait tout fait pour l'homme , & l'homme pour qu'il l'honorât comme son auteur. Que ces préjugés n'ont eu lieu que parce qu'on sent bien que l'on veut ce qu'on veut , mais point du tout les causes qui nous font vouloir. Que ces préjugés ont dégénéré en superstition , en faisant inventer plusieurs cultes ou manières de servir Dieu , pour se le rendre favorable , & le prier de soumettre toute la nature à nos ordres & à nos besoins. Que lorsque Dieu ne paroïssoit pas être propice aux hommes , ils attribuoient les malheurs qui leur arrivoient , à la colere où leurs offenses avoient mis la Di-

LETTRE XXI. 175

vinité. Que de-là font nés ces sots préjugés de bien & de mal , de mérite & de démerite, de louange ou de blâme , de justice & d'injustice, ou de péché , d'ordre & de confusion , de laideur & de beauté qu'il appelle encore *notions fausses* , qui, selon lui, ne marquent nullement la nature des choses , mais seulement la constitution du cerveau de ceux qui prononcent ces mots. Qu'enfin, comme je l'ai déjà dit, la nature ne se propose nulle fin: que toutes les causes finales ne sont que des chimeres & des inventions de l'imagination.

J'ajouterai à ce précis de la premiere partie de l'Etique de Spinoza, ce qu'il dit dans les autres de la nature & de l'immortalité de l'ame, pour te donner sous un seul point

de vûe toutes les sources de ses erreurs.

Je n'ai rien vû de ma vie de plus singulier que ce Systême sur l'immortalité de l'ame. Tu vas en juger toi-même. Selon Spinosa, l'ame des ignorans est mortelle ; mais celle des Philosophes, des gens éclairés est moitié mortelle, moitié immortelle, meurt & ne meurt point. Pour faire entendre ce paradoxe, il soutient que l'ame ou l'esprit de l'homme est *l'idée que Dieu a du corps humain comme existant*, & qu'ainsi l'ame qu'on appelle raisonnable, est *une partie de l'entendement infini de Dieu*. Il assure encore que tous les autres corps dont Dieu a l'idée, comme du corps humain, sont animés dans des degrés différens, parce que les idées sont plus
ou

LETTRE XXI. 177

ou moins parfaites selon que les objets ont plus ou moins de perfections.

Il suit de ce principe que dès que le corps humain est détruit, Dieu ne le peut voir comme existant ; que l'ame est détruite comme lui ; & que l'un & l'autre meurent.

L'ame est donc mortelle. Spinoza va plus loin : elle meurt autant de fois qu'il arrive des changemens dans le corps humain ; parce que selon lui , *le corps humain meurt autant de fois que ses parties n'ont plus entr'elles le même rapport de mouvement & de repos qu'elles avoient auparavant* , quoiqu'il retienne encore la circulation du sang & les autres apparences d'un corps vivant. Or comme Dieu doit prendre une autre idée de l'homme à chacun de ces chan-

gemens, l'ame qui est unie à son corps devient différente aussi, & cesse autant de fois d'être ce qu'elle étoit. Cela n'est-il pas merveilleusement imaginé? Mais comme les conséquences de ce Systême pourroient allarmer, l'Auteur prend la précaution de les adoucir, en disant que Dieu voit toujours l'essence d'un corps détruit. Que cette essence est une propriété de l'ame; & qu'il n'y a, moyennant cela, qu'une partie de l'ame qui périt. Peut-on rien de plus surprenant que l'autre partie de l'ame qui subsiste après la ruine du corps, auquel elle étoit unie? Mais voyons ce qu'il en fait dans cet état. Il prétend que cette partie est éternelle, d'une éternité absolue, qui ne connoît ni commencement ni fin; & que cependant elle

LETTRE XXI. 179

ne conserve aucune idée , aucun souvenir de son existence. Il ajoute que cette existence n'est que la plus pure intellection de l'ame ; qu'elle ne consiste que dans les idées les plus claires , les plus distinctes & les plus intellectuelles. Que la mort de l'ame est d'autant moins à craindre que l'on a plus de facilité pour ses fonctions. Et qu'ainsi , au lieu que les esprits lourds où les enfans meurent tout entiers & sans ressource , les sages , les Philosophes vivent éternellement.

Voilà en peu de mots la Métaphysique de Spinoza. Après l'avoir lûe , il ne faut pas être grand connoisseur pour juger des sentimens de cet Auteur sur la Divinité. Venons aux conséquences de cette Métaphysique pour la Religion & pour

la Morale. L'Auteur nous dispense d'un long travail à cet égard , & les tire lui-même , soit dans sa Morale , soit dans ses Lettres , soit dans son Traité de politique.

Premièrement il traite d'abus l'idée qu'on a de Dieu comme Législateur , ou comme Souverain qui fait exécuter ses loix par les peines dont il menace , & par les récompenses qu'il promet , ou comme bienfaisant , juste & miséricordieux. En effet tout cela suppose de la liberté dans les hommes & dans Dieu. Spinoza la leur refuse , donc ces attributs de la Divinité doivent être bannis de sa Morale. Aussi il ne manque pas d'assurer que c'est pour s'accommoder aux idées vulgaires que Jesus - Christ & les Prophètes ont donné ces qualités à Dieu , & ont

fait des commandemens de sa part ; mais que pour les gens capables , ils leur ont enseigné les choses comme vérités éternelles, c'est-à-dire , comme Spinoza s'en explique lui-même dans sa vingt - huitième Lettre , les choses mêmes & leurs manieres d'être en tant qu'elles ont une essence & une existence nécessaires , sans leur en faire des préceptes *inomisibles*.

2°. Il infère que la providence & les volontés Divines ne consistent que dans l'ordre constant & inaltérable de la nature ; que Dieu gouverne tout selon les loix universelles sans aucun égard aux loix particulieres de la nature humaine. Cela ne signifie autre chose , comme tu le peux voir , cher. . . . que Dieu n'est qu'un être indistigué de l'assemblage de toutes les parties de

la nature ; un être sans liberté , sans providence , sans but , sans choix , & qui est emporté par une nécessité aveugle & inévitable qui ne fait rien ; à qui tout échappe nécessairement, & aussi indélibérement qu'un torrent échappe à sa source.

3°. Non seulement l'Auteur nie les miracles, ce terme pris dans le sens théologique ; mais il soutient qu'on ne peut les admettre sans s'exposer à douter de tout , & à tomber dans l'Athéisme.

Il est surprenant que la créance aux miracles , qui ne sont que des événemens extraordinaires produits par une cause surnaturelle & divine , conduise à rejeter l'existence de la Divinité. Mais que penfes-tu de voir Spinoza , l'Athée le plus décidé , se déclarer contre l'Athéisme ?

LETTRE XXI. 183

Cependant son raisonnement est juste, eu égard à ses principes. Car si les loix & l'ordre de ce qu'il appelle nature, ne sont que la nature même de Dieu, & une suite nécessaire de son essence, on ne peut admettre de miracles sans renverser l'essence de Dieu même, & tomber dans l'Athéisme. Mais il n'est pas fort dangereux d'être Athée en ces sens.

4^o. Spinoza dit encore que le droit naturel sous lequel tous les hommes naissent, & qu'ils conservent pour la plupart, permet tout ce qu'on désire & ce qu'on peut, & ne défend que ce qu'on ne peut obtenir, & ce dont on n'a aucune idée. Ainsi il n'interdit, comme Spinoza le dit lui-même, ni la haine, ni la colere, ni la fraude. L'on a

droit sur tout ce qu'on peut se procurer par force , par ruse ou par priere , & qu'on peut sans crime égorger peres , meres , sœurs , amis , & généralement tous ceux qui s'opposent à nos desseins. Ce n'est donc pas à la raison ou au sentiment à régler la nature , ou à lui prescrire des bornes , mais à la cupidité , à la puissance de la nature (*a*), c'est-à-dire , à ces loix aveugles & téméraires , selon lesquelles il veut que toutes choses se fassent. Et ainsi l'homme fait de plein droit tout ce qu'il fait par ces loix (*b*). Si tu trouves après cela quelque chose d'absurde & de ridicule dans ce droit

(*a*) *Hominum jus naturale non ratione sed quocumque appetitu, quo ad agendum determinantur, definiri debet.*

(*b*) *Quidquid unusquisque homo ex legibus suæ naturæ agit, id summo naturæ jure agit. Tract. poli. cap. 1.*

naturel , Spinoza va te répondre que cela vient de ce que *nous ne connoissons les choses qu'en partie , que la plupart des combinaisons de l'ordre de la nature nous sont inconnues , & que cependant nous voudrions ajuster toutes choses aux règles de notre foible raison : quoique dans la vérité ce qui lui paroît mauvais & déréglé ne l'est nullement par rapport aux loix de l'ordre , & à celles de la nature universelle , mais seulement par rapport aux loix de notre propre nature. (a)*

Mais pour fauver les suites fâcheuses qu'il ne peut nier qu'auroit un pareil droit naturel , il dit qu'il a fallu que tous les hommes s'en démissent en particulier pour le posséder en commun dans la puissance des Souverains & des Magistrats ;

(a) Tract. poli. cap. 2.

c'est-là ce qu'il appelle l'origine des trois espèces de Gouvernement , la Monarchie , l'Aristocratie & la Démocratie. Il ajoute que c'est par cette démission que l'on a commencé à parler de justice & d'injustice , de péché ou d'obéissance. C'est encore, selon lui, par un pareil renoncement à notre droit , que nous avons remis entre les mains de la Divinité , que le droit Divin a commencé ; qu'avant cette espèce d'alliance il n'y avoit point de péché à haïr Dieu ou ses semblables : la nature , dit-il , n'apprenant à personne qu'on soit tenu d'obéir à Dieu , & la raison même n'en sçachant rien.

Il faut avouer que les hommes font de grandes dupes , puisqu'ils font impeccables , d'aller faire une alliance avec Dieu qui les assujettit

LETTRE XXI. 187

au péché. Mais qu'est-ce que l'on entend par alliance ? J'entends moi, un traité dans lequel on se propose une fin qu'on regarde comme avantageuse, & pour laquelle on s'engage à de certaines conditions. Un pareil traité suppose la liberté & le pouvoir d'agir pour cette fin. Mais si les hommes & Dieu même ne peuvent agir avec liberté, & pour une fin, comme Spinoza le pense, quelle alliance les hommes peuvent-ils faire avec Dieu ?

Spinoza bannit donc absolument le péché dans quelque sens qu'on le prenne. Car 10. ou il est une privation de la droiture & de la perfection qu'un acte réellement bon exige. Et, selon notre Auteur, il n'y a de droiture & de perfection que dans notre façon de penser,

mais point du tout par rapport à la nature Divine ; parce qu'il seroit absurde que les choses eussent plus de perfection que Dieu ne leur en a donnée, c'est-à-dire, que ce qui suit nécessairement de la Divinité & des loix immuables & constantes de sa nature. Et qu'ainsi c'est mal-à-propos qu'on dit d'un aveugle, par exemple, qu'il est privé de la vûe, parce que la vûe ne lui est pas plus propre, & ne lui appartient pas plus qu'à une pierre.

20. Ou le peché signifie un acte contre les loix de la raison : alors Spinoza répond que si l'homme étoit obligé à se conduire par ces loix, tous les hommes feroient dans la même obligation, parce que ces loix ne sont autres choses que Dieu même qui est nécessaire & immua-

ble. Donc , selon le même Auteur, le droit naturel n'oblige pas plus l'emporté , le stupide , l'ignorant à vivre selon la raison , qu'un homme accablé de maladie n'est obligé d'avoir une parfaite santé.

Enfin , si l'on entend par péché tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu , Spinoza répond toujours qu'il est contradictoire qu'une chose se fasse contre la volonté de Dieu; parce que sa volonté est confondue avec son entendement , son entendement avec sa nature , & que tout ce qui arrive n'est qu'une suite de cette nature.

Ainsi , selon le même Auteur, les plus grands crimes sont aussi agréables à Dieu que les plus belles actions , les plus grands scélérats que les plus gens de bien. Chacun

a sa perfection proportionnée à son essence , & l'essence de chaque être est la même chose que sa perfection.

Spinosa n'admet ni récompense ni supplice , & il regarde comme des chansons tout ce que la Foi nous enseigne du Paradis & de l'Enfer. Cependant il ne parle que d'exercice de vertu , que de Loi de Dieu , que de connoissance & d'amour de Dieu , que de se sauver & de se perdre , que de bonheur & de malheur ; mais il faut sçavoir ce qu'il entend par tout cela. Agir par vertu , dit-il , c'est agir selon les règles de la raison. Mais si on lui demande ce que c'est qu'agir selon les règles de la raison , il répond que la raison n'exige rien que ce que demande la nature , c'est-à-dire , que l'une &

LETTRE XXI. 191

L'autre veulent qu'on s'aime soi-même, qu'on cherche en tout son avantage, qu'on ne travaille qu'à la conservation de son être propre, & qu'on ne desire rien que par rapport à cela. Aussi Spinoza dit-il ailleurs que plus on travaille à sa propre conservation, plus on cherche ses intérêts & ses avantages, plus on est vertueux.

Voilà la vertu que Spinoza dit être son propre prix, mais qui n'est rien dans le fond que l'amour propre. Voilà notre fin & notre souverain bien. Ainsi l'homme est à lui-même son souverain bien. Peut-on donner dans une pensée si grossière? Spinoza l'a connue pour telle, ou je me trompe fort. Et c'est sans doute pour y donner un adoucissement qu'il parle de la Loi Divine d'un ton un peu différent.

Car il dit que la *Loi Divine* n'a pour objet que le souverain bien, qui consiste en la connoissance & en l'amour de Dieu. Que la plus belle récompense qu'elle propose est d'aimer Dieu de tout son cœur. Et que ses plus grands châtimens ne sont que dans la privation de cet amour, l'esclavage de la chair, la légèreté & l'inconstance. Ne nous laissons pas séduire à ce langage, Spinoza est toujours le même. Il ne faut pour s'en convaincre qu'examiner ce qu'il entend par cet amour de Dieu. Il dit qu'il est joint avec toutes nos passions. (a) Que les passions servent à l'entretenir. Que plus on les connoît clairement & distinctement, plus on aime

(a) Hic amor junctus est corporis affectionibus, quibus omnibus fovetur.

Dieu,

LETTRE XXI. 193

Dieu, (a) & comme on n'est guères sans passions, on peut aussi toujours être dans l'amour actuel. (b)

Ce n'est pas tout : cet amour nous est naturel & nécessaire. Voici les termes de notre Philosophe.

» Quant à la Loi Divine, qui nous
» est naturelle, & dont le sommaire
» est d'aimer Dieu, elle s'appelle
» Loi dans le sens que les Philo-
» sophes appellent Loix, les règles
» de la nature, suivant lesquelles
» toutes choses se font nécessaire-
» ment : car l'amour de Dieu n'est
» point obéissance, mais une vertu
» inséparable de l'homme qui con-
» noît véritablement Dieu. »

(a) Qui se suosque affectus clarè & distinctè intelligit, Deum amat, & eò magis, &c.

(b) Cum foveatur omnibus corporis affectionibus, mentem maximè occupare debet.

Ethices part. 5. Prop. 15. & 16.

II. Partie,

N

Si l'on objecte à Spinoza que l'amour de Dieu étant comme nécessaire , il n'emporte aucun mérite avec soi , il répond que soit qu'il aime Dieu librement ou nécessairement , il aime toujours , & que cela lui suffit pour être sauvé. (a)

Assurément si nous sommes heureux à raison du plaisir que nous sçavons nous procurer , l'amour des objets qui frappent nos sens est bien plus touchant que cette espece d'amour de Dieu dont parle Spinoza , il rend donc beaucoup plus heureux. Donc si Spinoza rendoit aux hommes assez de liberté pour choisir, ils préféreroient certainement l'amour sensuel ; que dis-

(a) Sive Deum amem liberè , sive ex necessitate decreti , Deum tamen amabo , & salvus ero.

LETTRE XXI. 195

je, rendoit la liberté! moins ils en auront, plus le plaisir aura d'empire sur leurs cœurs. Donc ce ne feroit pas l'amour de Dieu, mais l'amour des objets sensibles, qui seroit une vertu inséparable de l'homme.

Quant à la Foi, il dit que *ce n'est autre chose que d'avoir certains sentimens de Dieu, dont la connoissance nous porte à lui obéir.*

On diroit que Spinoza fasse un cas réel & effectif de cette bienheureuse obéissance; mais qu'on ne s'y trompe pas: elle n'est, dit-il, que pour le vulgaire, & non pas pour les personnes éclairées qui savent que les decrets de Dieu ne sont pas des loix faites à plaisir, mais des vérités éternelles qui enveloppent une nécessité inévitable. Il ajoute qu'il est aussi nécessaire que

ce qui est prescrit par les loix, arrive, qu'il l'est qu'un triangle ait trois angles; & qu'ainsi les Commandemens de Dieu ne sont une loi pour nous que quand nous n'en sçavons pas la cause. Ainsila Foi, les Commandemens, l'obéissance & les prières ne sont point pour les habiles gens, mais, comme il le dit, pour les esprits grossiers & stupides, qui ont besoin de ces misérables secours pour s'exciter à la vertu.

De ce que par l'Ecriture & la Foi Dieu ne demande que l'obéissance, Spinoza croit prouver que le culte extérieur n'est point agréable à Dieu par lui-même; qu'il importe peu de quel culte extérieur on se serve. Qu'on ne peut avoir sur tout cela des sentimens qui offensent la Divinité, & que les Ma-

gistrats ne doivent agréer pourvû qu'ils n'éloignent pas de l'exercice de la vertu & de l'obéissance. Que les cérémonies , celles mêmes du nouveau Testament , n'importent point à la béatitude , & n'ont été instituées que comme des signes de l'Eglise universelle , & que celui qui mene une vie solitaire n'y est point assujetti. Ce sont ses propres termes.

Spinosa va plus loin encore. Car il prétend que c'est aux Magistrats à déterminer la forme du culte extérieur. Qu'ils doivent laisser les Citoyens penser comme ils voudront de Dieu & de la Religion. Qu'en un mot les Citoyens peuvent se conduire selon ces sentimens , pourvû qu'ils ne perdent point de vûe l'exercice de la vertu & de

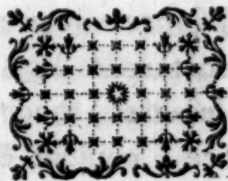
l'obéissance. Ainsi prenons Dieu pour tout ce qu'il nous plaira, pour le Feu, pour le Soleil, pour une Planette, pour une Tête, pour une Plante, pour une Pierre. Imaginons-nous, si nous le jugeons à propos, que ce Dieu se transforme de Pierre en Plante, de Plante en Bête, de Bête en Planette, de Planette en Feu, en Soleil; rendons nos hommages aux crapaux, aux grenouilles; établissons notre culte dans telle posture, dans telle grimace qui nous viendra dans l'idée; faisons-le consister à voltiger, à danser sur la corde, à jouer des gobelets, dans les actions les plus infâmes & les plus honteuses; mais gardons l'obéissance & l'exercice de la vertu de Spinoza, c'est-à-dire, travaillons fortement à notre conservation & à notre

LETTRE XXI. 299

bien être , à la défense de nos intérêts , nous ne pourrons manquer d'être saints , purs , agréables au Dieu de Spinosa.

L'ignorance & les plus épaisses ténébres ont-elles jamais rien enfanté de semblable à ce phantôme de religion ? Spinosa qui se croyoit seul Philosophe , a-t-il pû se précipiter dans un tel abîme d'absurdités ? O homme , quel es-tu quand tu t'abandonnes à tes passions , à tes propres lumieres !

Adieu , mon cher



LETTRE XXII.

*Réfutation abrégée du Système de
Spinoza.*

MON CHER.....

Ce Système, comme je crois te l'avoir dit dans ma Lettre précédente, est appuyé sur ces mots *Substance*, *Attributs*, *Mode*, *Dieu & Infini*, que Spinoza explique & définit conformément à ses desseins, pour conclure de ses définitions qu'il n'y a qu'une substance universelle qui renferme en soi tous les êtres; ou plutôt d'où tous les êtres, modifications de son essence, coulent & émanent comme d'un principe qui les produit & les conserve par la nécessité

de sa nature , sans qu'il soit libre à cette substance de ne les pas produire. Avant d'entrer dans le détail de ce Systême , il me paroît à propos de te donner une idée des définitions de Spinoza sur ces termes. Je te disposerai mieux à m'entendre , en te faisant voir d'abord combien ce Philosophe s'entend peu lui-même. » J'entens par substance , » dit Spinoza , ce qui est en soi , » ce qui est conçu par soi-même ; » c'est-à-dire , ce dont l'idée n'a pas » besoin pour être formée , de l'idée » d'une autre chose. » Cette définition devroit être juste & claire , puisque la connoissance du principe fondamental dépend d'elle. Mais quand je jette les yeux sur toutes celles que les meilleurs Philosophes ont faites sur ce sujet , je tremble

qu'elle ne vaille pas mieux que les dernières. En effet, il n'y en a pas une qui fatisfasse. Les Scolastiques disent que la substance est *ce qui est en soi, ce qui subsiste par soi-même*. Descartes, *ce qui peut être conçu indépendamment de toute autre chose*. Malbranche, *ce à quoi on peut penser sans penser à autre chose*. Leibnitz, *ce qui a en soi le principe de ses changemens*. Tous ces mots *ce qui, ce à quoi*, marquent merveilleusement l'embarras où ceux qui les emploient, sont d'expliquer une chose qu'ils ne conçoivent point. Se sert-on jamais de ces façons de parler que pour des objets qu'on ne connoît pas ? Si l'on avoit quelque idée de cette substance, l'indiqueroit-on d'une manière si vague ?

Descartes croyoit apparemment

connoître la substance quand il l'a définie; mais il convient du contraire dans sa réponse aux quatre objections. Il y dit formellement que » parce » que nous appercevons quelques formes ou attributs qui doivent être » adhérens à quelque chose pour exister, nous appellons *substance* cette » chose à laquelle ils sont attachés. » Nous pourrions encore parler de » la substance après l'avoir dépouillée de ses attributs. Mais ayant » détruit par-là toute la connoissance que nous en avons, nous ne » concevions plus la signification » de nos paroles. » Si tous les Philosophes vouloient parler franchement, ils conviendroient de même de leur ignorance sur ce point.

Loin donc que la substance se conçoive par elle-même, elle ne se

conçoit en aucune maniere, & la notion vague qu'on veut s'en faire, n'a pû être formée, qu'on n'ait auparavant connu les attributs, ou qualités dont nous la regardons tout au plus comme la base & le soutien. Ainsi Spinoza n'a point donné d'idée juste de ce qu'il entend par substance. Que deviennent donc ses prétendues démonstrations?

» J'entens par attribut, dit le même Auteur, ce que l'entendement se représente comme constituant l'essence de la substance. »

Mais il dit ailleurs (a) que l'attribut est *tout ce qui est conçu en soi* » & par soi, en sorte que l'idée » qu'on en a ne renferme pas l'idée » d'une autre chose. L'étendue, par exemple, est conçue par elle-même

(a) Lettre 2c. des Oeuv. post. pag. 327.

» & en elle-même , mais non pas le
 » mouvement qui est conçu dans un
 » autre , & dont l'idée renferme
 » celle de l'étendue. » Ainsi point
 de différence entre l'attribut & la
 substance. Spinoza en convient dans
 un autre endroit , (*a*) & dit que l'at-
 tribut n'est différent que dans notre
 entendement qui prête une certaine
 nature à la substance. Il en faut dire,
 autant de l'essence , car il dit encore
 (*b*) qu'elle ne diffère de la substan-
 ce qu'en ce que l'entendement prend
 l'essence pour le sujet de la substance,
 sans lequel elle ne peut ni exister ni
 être conçue. Ainsi quoiqu'on n'ait
 aucune idée de ces mots , *Substance* ,
Essence , *Attribut* , on ne laisse pas
 de les définir diversement pour les

(*a*) Lettre 27. pag. 463.

(*b*) II. Par. def. 2. p. 40.

distinguer ; mais quand on les peut tous prendre pour la même chose , on ne les distingue plus. J'ai dit que nous ne comprenions point ce qu'on entend par substance. Spinoza convient qu'elle est confondue , & une avec l'essence & l'attribut ; il n'a donc aucune idée de ces trois mots.

» J'entens par mode , c'est toujours
 » Spinoza qui parle , les affections
 » d'une substance , ou ce qui est
 » dans un autre par lequel il est con-
 » çu. »

Je demande à Spinoza s'il conçoit naturellement , & sans l'effort de l'imagination , une renommée dans un bloc de marbre brut , une maison dans une carrière , une bataille dans un amas confus de couleurs différentes ? Cela , je pense , lui est aussi impossible qu'à moi & à tout autre

Mais qu'il jette les yeux sur le Louvre , sur les Statues du Pont-tournant , sur les guerres de Louis XIV. peintes par le Brun , ses yeux lui découvrant ici des parties combinées , comme elles le doivent être dans un édifice ; là des personnages dessinés , colorés & représentés dans la mêlée ; plus loin les apparences d'un cheval ailé , & d'une femme embouchant une trompette , la vûe de ces objets lui donnera , à coup sûr , l'idée d'un Palais . d'une Renommée & d'une Bataille. Ce n'est donc pas ce sur quoi le mode s'af-
fecoit , pour ainsi dire , qui le fait connoître , mais le mode qui donne l'idée du sujet auquel il est uni. J'en donnerai pour dernier exemple celui que Spinosa vient de citer lui-même dans la définition précédente.

Le mouvement se conçoit dans l'étendue , mais est-ce au moyen de l'étendue ? Non : puisque l'idée du mouvement renferme celle de l'étendue. Qui dit mouvement , dit donc plus qu'étendue ; ce n'est donc pas l'étendue qui donne l'idée du mouvement & le fait concevoir.

» J'entens, dit-il enfin , par Dieu, un
 » Etre absolument infini, c'est-à-dire,
 » une substance qui renferme une
 » infinité d'attributs , dont chacun
 » exprime une essence éternelle &
 » infinie. Je dis absolument infini ,
 » & non pas dans son genre , car
 » on peut nier une infinité d'attributs
 » de tout ce qui n'est infini
 » qu'en son genre. Mais quand une
 » chose est absolument infinie , tout
 » ce qui exprime une essence appartient
 » à la sienne , & on n'en peut
 » rien nier. »

Tu

L E T T R E X X I I . 209

Tu vois que le Dieu de Spinoza n'est absolument infini que pour qu'on n'en puisse rien nier & tout affirmer. Entrons dans le détail de la réfutation des erreurs de ce Philosophe.

Je pense , donc je suis : je ne suis pas le seul qui pense , j'en vois plusieurs qui me font connoître leurs pensées , comme je leur fais connoître la mienne. Je trouve que tous les objets qui m'environnent, ou sont comme ceux-ci , & pensent comme moi , ou n'ont de commun avec nous que le sentiment , qui est peut-être accompagné de pensée , ce que je ne puis que conjecturer, leur expression ne m'étant pas entièrement intelligible ; ou ne paroissent avoir ni sentiment ni pensée , mais une étendue solide. Je connois encore que

II. Partie.

O ,

210 LETTRE XXII.

cette dernière espèce d'êtres est plus générale que les autres , non seulement parce que tous les corps sont étendus , mais parce que ceux qui n'en sont distingués que par le sentiment & la pensée , perdent l'une & l'autre après une courte durée , & rentrent dans la classe des corps simplement étendus. Il y a donc dans les êtres de la première espèce quelque chose de différent que l'étendue , c'est-à-dire , le principe du sentiment & de la pensée. Je ne suis donc pas simple , mais composé d'un principe pensant & de l'étendue. Ces deux êtres sont distingués l'un de l'autre , puisque non seulement on les conçoit l'un sans l'autre , mais même avec exclusion l'un de l'autre , comme il arrive dans les êtres de la troisième classe. Ces deux principes

dont je suis composé ne sont donc pas des manieres d'être l'un de l'autre. Ils ne peuvent non plus être des modifications d'une même substance, car l'être infini, l'étant en tout sens, ne peut avoir ni maniere précise d'être, ni modification. Car qui dit infini modifié, dit infini & fini, la modification n'étant par elle-même qu'une borne de l'être. Donc tout être modifié est fini, & n'est point par foi, mais est réellement distingué de l'être essentiellement immodifié; donc l'être créé ne peut être modification de l'être infini. D'ailleurs qui dit modification d'un même être, dit quelque chose qui est essentiellement relatif à cet être même, en sorte que vous ne pouvez avoir l'idée d'un mode qu'avec celle de la substance modifiée, ni

concevoir un mode sans concevoir tous ceux qui émanent comme lui de la substance modifiée. C'est ainsi que je ne puis avoir l'idée de la figure sans celle de l'étendue, du mouvement & de la divisibilité sans celle de l'étendue & de la figure qui la borne. De même si les substances finies n'étoient que des modifications de l'être infini, on ne pourroit en concevoir aucune sans renfermer dans la même idée celle de l'être infini. Par exemple, je ne pourrois penser à une fourmi sans concevoir actuellement toute l'essence divine. Je ne pourrois même concevoir une créature sans comprendre les autres dans la même idée; de même que je ne puis concevoir la volonté de l'être pensant, sans concevoir son intelligence :

donc les créatures ne sont pas des modifications d'une même substance; donc elles sont de vraies substances; donc il y a plusieurs substances dans l'Univers.

Mon sentiment me convainc de mon existence, mais je ne puis répondre un instant de la durée de mon être. Je ne me le suis donc pas donné moi-même, puisque je ne puis le conserver. L'auteur de mon être est donc plus puissant que moi? Mais puisque je suis composé de substances, je ne dois pas douter que mon Auteur ne le soit aussi. Il y a donc au moins trois substances dans la nature; celle de l'être pensant, celle de l'être étendue, & celle du créateur de l'une & de l'autre.

Composé que je suis des deux premières, l'auteur de mon être a

dû former cette union , & doit encore à tous momens entretenir une correspondance mutuelle entr'elles : mais pour cela il faut rapprocher des êtres qui sont incompatibles , surmonter l'opposition de leurs natures , & allier des substances naturellement inalliables. Quelle puissance cela ne demande-t-il pas ? Il s'agit encore d'établir des loix pour leur union , tant qu'elle dure ; il faut donc connoître & prévoir tous les changemens qui arrivent à ces deux êtres pendant ce tems. Quelle intelligence , quelle sagesse , quelle liberté ! *Une nature aveugle & esclave de la nécessité* en est-elle capable ? Enfin il est question d'opérer & de régler depuis la création de ce monde , tous les changemens qui sont arrivés à ces deux êtres , dans tous

LETTRE XXII. 213

les hommes & dans tous les lieux ,
& toutes les diverses impressions
dont ils ont été susceptibles. Quelle
immensité , quelle supériorité au-
dessus de ces deux principes , ne
faut-il pas ! Les trouvera-t-on dans
le *hasard* ou dans un *enchaînement de*
causes nécessaires ?

L'auteur de mon être est donc
infini , sage , libre , infiniment puis-
sant. Ainsi cette proposition , je suis,
donc il y a un être infiniment puis-
sant, sage, libre, &c. n'est pas moins
évidente que celle-ci: Je pense, donc
je suis. D'ailleurs il n'y a pas une
de mes facultés intellectuelles , pas
un organe , pas une partie de mon
corps , qui ne me disent qu'il n'y a
nul être semblable à mon Dieu, &
qu'il est infiniment parfait ; Spinoza
en convient lui-même. Mais si Dieu

a des perfections infinies , il se suffit à lui-même , il n'est donc déterminé dans ses actions par aucune cause étrangere , c'est donc avec une vraie liberté d'indifférence qu'il agit. L'être infiniment parfait est sage & libre , comme je viens de le dire , il ne fait donc que ce qu'il lui plaît , & comme il lui plaît. La production des êtres ne lui échappe donc pas malgré lui : il est donc maître des loix de la nature , & il peut y faire des exceptions quand bon lui semble. Il peut donc faire des miracles , donc les miracles ne renversent point l'essence Divine. Il y a donc une providence fondée sur des loix parfaitement libres ?

L'être infiniment sage & libre ne peut agir sans se proposer une fin. Cette fin ne peut être que lui-même.

LETTRE XXII. 217

me. Une autre lui seroit supérieure ,
 ce qui ne se peut, puisqu'il n'y a rien
 au - dessus de Dieu ; où inférieure ,
 ce qui se peut encore moins, puisqu'il
 se proposeroit quelque chose d'im-
 parfait. Dieu ne m'a donc fait que
 pour lui , c'est-à-dire , pour le con-
 noître & l'aimer, puisque la meil-
 leure partie de moi-même est ca-
 pable de connoissance & d'amour.
 Ma création m'impose donc ces
 deux devoirs à titre de soumission
 & de reconnoissance ? Il est donc
 faux que *je sois sans devoirs & sans*
loi , comme le soutient Spinoza. ,
 faux que *la raison ni la nature ne m'ap-*
prennent point à obéir à Dieu ; que
l'obéissance ne soit que pour les stupa-
des , & non pour les esprits éclairés ;
enfin que je puisse hair Dieu sans
péché.

218 LETTRE XXII.

Dieu ne m'ayant fait que pour le connoître & l'aimer, ne doit faire consister son culte & la vraie Religion que dans ces deux points. Ainsi il est faux qu'il soit indifférent, quels sentimens l'on a de Dieu, de la Religion & de son culte; & aussi faux que ces sentimens, quels qu'ils soient, ne puissent être qu'agréables à Dieu, & agréés & permis des Magistrats.

Si Dieu m'a prescrit des devoirs, je dois être libre de les observer. Un Dieu ne doit point donner à des êtres nécessaires des ordres qu'ils ne peuvent s'empêcher de suivre; & il seroit indigne d'une sagesse infinie de ne créer l'homme que pour en être aimé d'un amour aveugle & involontaire.

Dieu ne m'a fait des loix que

LETTRE XXII. 219

pour être observées ; il ne peut donc me laisser sans récompense si je les observe , ni sans châtiment si je les néglige. Ce n'est donc point *un abus de regarder Dieu comme un Législateur* qui fait suivre ses commandemens par la vûe des menaces & des promesses. L'homme étant capable d'observer ou de violer ces commandemens , il est par-là même capable de justice ou d'injustice , de louange ou de blâme , de mérite ou de démérite. Il y a donc du juste , de l'injuste , de l'ordre & du désordre , du bien & du mal moral, ou du péché , *indépendamment du caprice des hommes.*

Le droit naturel ne s'étend donc pas aussi loin que nos forces ; il ne permet donc pas tout ce qu'on desire & tout ce qu'on peut ? Il est donc faux qu'il

n'interdise ni la discorde ni la haine ,
ni la colere , &c. Le droit Divin n'a
donc pas commencé par le transport
que nous avons fait de notre droit
naturel entre les mains de Dieu ,
puisque nous sommes obligés de le
connoître & de l'aimer dès l'instant
de notre naissance. Avant ce trans-
port chimérique nous ne pouvions
donc sans péché haïr Dieu & le pro-
chain. Enfin si l'homme est obligé
d'aimer & de connoître Dieu , il est
faux qu'on n'ait autre chose à faire
qu'à s'abandonner à ses passions.

Quant à ce que Spinoza dit que
l'ame périt totalement dans les stu-
pides , & subsiste en partie dans les
Philosophes après la sortie de cette
vie ; ce que nous avons dit de la sa-
gesse , de la perfection infinie de
Dieu , de l'obligation où notre créa-

LETTRE XXII. 221

tion nous met de l'aimer , cette
opinion tombe d'elle-même , & ne
mérite pas qu'on l'attaque particu-
lièrement.

Adieu , mon cher. . . .

F I N.

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

114



1800
1801
1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900